



**CONCOURS D'ÉCRITURE  
INTER-LYCEES CHANTILLY/SENLIS  
2020-2021**

« Cette étrange  
petite musique  
qui a changé ma vie... »



**LE REQUEVEIL**



**Concours d'écriture organisé par les CDI  
des lycées Jean Rostand et Hugues Capet.**

# ÉDITO

**Ce recueil est le fruit du travail, de l'imagination, d'élèves scolarisés aux lycées Hugues Capet de Senlis et Jean Rostand de Chantilly, lors de l'année 2020–2021.**

Les C.D.I. des deux établissements ont lancé un concours d'écriture sur le thème de la musique. Huit élèves de Senlis et dix de Chantilly ont relevé le défi pour notre plus grand bonheur !

**Ce fut l'occasion de découvrir des univers, des imaginaires, riches et variés... ainsi que de fort belles plumes !** Des textes de qualité écrits par des auteurs talentueux qui, nous l'espérons, poursuivront leurs efforts littéraires !

Pour ces raisons, le choix des lauréats fut délicat. Les textes ont été soumis à un jury (constitué d'élèves, d'enseignants et de personnels des deux lycées). Ses membres ont lu avec beaucoup d'attention les nouvelles et, selon leurs goûts, leur sensibilité, ont attribué des points à celles qu'ils ont préférées.

**Toutes, à l'issue du vote, ont obtenu des points, ce qui souligne la qualité de chacune d'entre elles.**



**Bien que ce choix fut ardu et les résultats serrés,** un texte a cependant, pour chaque établissement, remporté l'adhésion du jury.

- ***La flûte et la flèche***, écrit par **Augustin GUEGAN**, élève de 2D1 du lycée Hugues Capet.
- ***Elle***, écrit par **Sabine CARLIER**, élève de 1<sup>RE</sup> 1 du lycée Jean Rostand.

**Ils sont donc nos lauréats pour cette édition.  
Nous leur adressons toutes nos félicitations !!!**



***Camille***, écrit par **Orane VAILLANT** (2D8) et ***Adoptée***, écrit par **Lisa-Marie TALAU** (2D1), se hissent aux deuxième et troisième places pour le lycée Hugues Capet ; ***Le jour où je suis devenu poète***, écrit par **Chloé HERMANT** (1<sup>re</sup>1) et ***Dîner de famille***, écrit par **Alicia CLAIN** (Tle 5), décrochent les deuxième et troisième places pour le lycée Jean Rostand. **Bravo à eux !**



Il est désormais temps de vous plonger dans ces récits qui, nous l'espérons, vous feront voyager et vous procureront autant de plaisir qu'à nous !

**Bonne lecture ! Bon(s) voyage(s) !**

# REMERCIEMENTS

Nous tenons tout particulièrement à remercier :

- Les Proviseurs M. DINARD et Mme NATTER qui ont soutenu et encouragé ce projet.
- Un grand merci aux élèves participants.  
Pour le lycée Hugues Capet : **Anaïg ANDERSON ; Kamélia BOUAYOUN ; Augustin GUEGAN ; Maxime LESIMPLE-BOBERT ; Suzanne MONESTES ; Lilé PLACIDE-CARMINUS ; Lisa-Marie TALAU et Orane.**

Pour le lycée Jean Rostand : **Clara BOMPAY - Sabine CARLIER - Emma CHASLES - Alicia CLAIN - Léo GILLET- Thomas GISSER- Chloé HERMANT - Eva MATOVIC - Alexis PATRY - Maëlie VATIER POLYCARPE.**

**Sans vous, rien n'aurait été possible.**

**Un grand merci pour votre investissement dans ce projet, pour le temps que vous y avez consacré...  
et un grand bravo pour vos œuvres. Continuez ainsi !**



- L'ensemble des membres du jury, élèves, professeurs et personnels des deux lycées, qui ont volontairement consacré une partie de leur temps à l'aboutissement de ce projet.
- Mme MÜLLER et Mme ROSNET, professeurs-documentalistes du lycée J. ROSTAND, et M. LONGUET professeur documentaliste du lycée Hugues Capet, qui ont relayé et organisé ce concours auprès de leurs élèves et enseignants.
- Les élèves investis dans la M.D.L. et M. CARLIER, C.P.E. du lycée H. CAPET, qui ont permis de récompenser les lauréats.
- Les professeurs (de Lettres et de Philosophie en particulier), qui ont assuré la promotion de ce concours auprès de leurs classes.

# SOMMAIRE

Edito

Remerciements

Nouvelles des élèves du lycée Hugues Capet :

- ✓ *La flûte et la flèche* – Augustin GUEGAN (2D1)  
**(Lauréate de cette première édition, pour le lycée H. Capet)**
- ✓ *Camille* – Orane VAILLANT (2D8)  
**(Classée 2<sup>ème</sup> de cette première édition, pour le lycée H. Capet)**
- ✓ *Adoptée* – Lisa-Marie TALAU (2D1)  
**(Classée 3<sup>ème</sup> de cette première édition, pour le lycée H. Capet)**
- ✓ *Cette étrange petite musique qui a changé ma vie* – Maxime LESIMPLE--BOBERT (1EA)
- ✓ *The song law* – Suzanne MONESTES (1EA)
- ✓ *Cours* – Lilé PLACIDE-CARMENIUS (TED)
- ✓ *Tu émois* – Kamélia BOUAYOUN (2D1)

Nouvelles des élèves du lycée Jean Rostand :

- ✓ *Elle* – Sabine CARLIER (1<sup>re</sup> 1)  
**(Lauréate de cette première édition, pour le lycée J. Rostand)**
- ✓ *Le jour où je suis devenu poète* – Chloé HERMANT (1<sup>re</sup> 1)  
**(Classée 2<sup>ème</sup> de cette première édition, pour le lycée J. Rostand)**
- ✓ *Dîner de famille* – Alicia CLAIN (T5)  
**(Classée 3<sup>ème</sup> de cette première édition, pour le lycée J. Rostand)**
- ✓ *Le tourment sans fin* – Alexis PATRY (2de 7)
- ✓ *Ce chant qui m'a rendu fier de moi* – Léo GILLET (2de 6)
- ✓ *La berceuse* – Emma CHASLES (1<sup>re</sup> 5)
- ✓ *Cette étrange petite mélodie qui a changé ma vie* – Maëlie VATIER POLYCARPE (1<sup>re</sup> 4)

Règlement du concours

(Seuls les textes des élèves ayant rendu leur demande d'autorisation de diffusion sont publiés dans ce recueil).

## La flûte et la flèche

Je connais la steppe. Je sais que seules les âmes les plus hargneuses et les plus souples, comme les jeunes tiges de cornouiller qui se dressent contre les faux du vent, à la surface du sol ingrat, décident d'y bâtir leur maison. Ces hommes osent parcourir les lieues qui séparent la steppe des grandes tourbières, puis des Monts aux Songes, pour s'y munir de pierres et de bois.

Mais lorsque le vent chargé de lames de glace descend sur la steppe, la plupart de ces hommes se confondent dans la tourmente, disparaissent du tout, de ce grand espace informe où ciel et horizon se fondent l'un dans l'autre dans des assauts qui les balayent sans ménagement.

Je connais la steppe. Je sais qu'elle ne laisse pas indemnes ceux qui décident de s'y endormir. Ces jours d'hiver où le monde n'est plus que vent, froid et morsure, les hommes et les femmes qui quittent les villages de la chaîne des Monts aux Songes ne partent pas pour s'installer. Non, ce sont des vieillards ou des veuves, qui quittent la tiédeur du pays des hommes où la vérité s'étale en nuances de teintes et de textures, de paroles et de prières, pour s'enjoindre au tout, au second domaine. Ils reproduisent le geste mille fois reproduit par les ancêtres, et exécutent le rituel mille fois exécuté. Là où ils ne pouvaient se rendre que par des intrusions fugaces et insatisfaisantes dans les songes qui émaillent toute nuit humaine, ils s'y enfoncent pour obtenir la délivrance. Ils s'endorment.

Mais la Déesse, ce jour-là, se montra plus clémente, si l'on peut parler de clémence. J'allais partir chercher quelques mottes de tourbe dans les Grandes Tourbières, non loin de la steppe, pour alimenter le foyer de ma mesure. Je chaussai mes bottes en cuir de cheval et sortis de la chaumine, jetant au passage un coup d'œil à l'enclos de mes trois chèvres, Neige, Farine et Noiraude. C'était une matinée glaciale d'hiver, de celles où le ciel, poncé par les vents, est d'un bleu traître, où le soleil, lointain disque pâle, feint sa chaleur par une lumière intense. La neige s'était figée, et la terre avec. Au loin, les Monts aux Songes forment une ligne bleuâtre maculée de blanc.

Je m'apprêtais à partir quand un cri inarticulé me parvint, tout proche. Étrange, car les chèvres étaient bien dans leur enclos et les

renards ne sortent pas encore en cette saison. Je cherchais des yeux l'origine du bruit. J'aperçus alors une forme mouvante sur l'herbe, et me dirigeai vers elle.

Haletant contre la mousse gelée et verdoyante, ses guenilles éparpillées autour de lui, un homme se roulait par terre, en direction de ma mesure. Ses deux yeux gris, blottis contre des chairs rougies, se portèrent vers moi tandis que son ahanement rauque donnait toute sa laideur à l'acuité que permet le froid.

– Chaud, souffla-t-il. Chaud.

L'homme n'était pas léger à porter, je le hissai avec peine sur mes deux épaules. Il brûlait, comme l'on brûle de froid. Il ne réclamait pas de la chaleur mais *avait* chaud. Je me demandai alors s'il m'avait réclamé quoi que ce soit. Peut-être voulait-il s'endormir. Peut-être n'y parvenait-il pas. J'eus un sérieux doute. On n'enlève pas un homme à son dernier sommeil, c'est sacrilège. Mais ses yeux soudain s'agrandirent à la vue de la maison et je me décidai à l'y emmener ; il pourra toujours décider de rejoindre les dieux plus tard.

Je l'étendis au sol, sur un linge dont la blancheur m'éclata aux yeux contre le rouge de son teint puis je me saisis d'un pot de graisse animale dont je l'enduisis avant de le froter avec force. Ce ne fut qu'en le retournant sur le dos que je découvris la marque : une croix, rose et luisante, était imprimée sur son dos. *Point d'issue*. Ces mots se devinaient encore aisément, en regard des marques que j'avais déjà pu constater chez d'autres, déformées par les ans. Un banni, donc. Mais banni pour quel acte ? Sa peau se réchauffait progressivement mais je songeai qu'il allait lui falloir un second soin pour ses extrémités hachées de gerçures.

– Mon flûtiau... Où est mon flûtiau ? Je veux mon flûtiau ! ...

Rendu devant ma maison, je découvris sur l'herbe l'instrument. Je le ramassai. Du bois de rose laqué, de la corne écaillée de nacre et des courbes élégantes. Un ouvrage de très belle facture. Je me levai pour en éprouver les contours contre le bleu du ciel, m'arrêtai sur chaque bouton puis portai le bec à mes lèvres. Alors qu'elles touchaient la surface lisse et froide, un hurlement retentit. Mon banni. Je me précipitai vers la mesure et vis l'homme debout, les yeux exorbités. Me voyant, il se détendit.

– J'avais cru voir un esprit, lâcha-t-il. Ils sont toujours présents dans mes rêves et m'attachent avec des chaînes chauffées à blanc. J'avais cru basculer dans le monde des ombres.

– Vous n'y êtes pas.

Il ne répondit pas. J'attendais un remerciement mais il m'ignora et se tourna vers la fenêtre en peau, l'ouvrit en grimaçant. Sa posture sembla se tendre lorsque ses yeux se portèrent vers l'extérieur.

– Vous devez avoir faim, je pense ?

– Je crois que je pourrais engloutir votre chèvre la plus grasse.

Je lui apportai du pain noir, un rond de fromage, et du lait de ma Noiraude.

– Vous venez des montagnes, affirmai-je. Vous avez été banni.

– Vous avez vu la marque. J'ai été banni, oui. Ne me faites pas le procès dont je n'ai pu bénéficier. Pour parler ainsi, vous devez venir des montagnes, vous aussi. Ceux-là déclarent que la chaleur amollit les mœurs et vous envoient dans le lieu le plus froid de ce monde. Il paraît que le froid sauve les âmes impures ; je suis bien heureux pour vous.

– Mon âme va très bien, dis-je, étonné. Au vu de votre situation, je m'inquiéteraï plutôt pour la vôtre...

– La mienne ne vous regarde pas. Quant à vous, ne mentez pas, je suis sûr que vous avez aussi commis des actes ignobles, déclara-t-il, comme nous en commettons tous. Vous le savez sans doute mieux que moi.

Je venais de l'arracher à une mort certaine et, déjà, il me prenait de haut. Je connaissais cette arrogance teintée de vérité, je l'avais déjà rencontrée quelque part. Mais où ?

Ses yeux, jusqu'ici perdus dans les poutres du plafond, descendirent sur le mur de torchis où je suspendais mon arc et mon carquois rempli de flèches empennées de rouge.

– Le froid ne laisse pas les chairs indemnes, poursuivit-il. Mes doigts brunissent déjà. Vous m'aideriez ? Rien que parce que votre âme est pure et que les âmes pures sont charitables.

Toujours cette ironie dérangeante qui visait exclusivement le défaut de la cuirasse. J'ignorais si « aider » ne signifiait pour lui que soigner ses chairs.

*Il réclamera par la suite que je le cache. Ce pressentiment vint peser sur ma conscience. Non, il doit partir.*

Les lois des montagnes sont bien rudes. Elles le sont encore plus pour l'étranger. Qu'auraient fait ses compères s'ils avaient découvert que je cachais leur banni ?

– Vous devez quitter cet endroit, déclarai-je. J’ai déjà été en très bons termes avec certains montagnards mais ce n’est malheureusement plus le cas. Mais avant... Vous ne m’avez pas donné votre nom ?

– Les noms importent peu. Seules les âmes comptent.

Il baissa le regard. Je n’essayai pas d’élucider la fausse énigme dont il avait enrubanné sa réponse puisque ce devait précisément être ce qu’il cherchait. Il était seulement prudent et craignait qu’on le poursuive. Et pour qu’il y ait des poursuivants, il fallait vraiment que la faute – le crime, à coup sûr – soit très grave.

– Je préfère que vous partiez.

– Et moi, je préfère rester ici.

– Alors... Vous n’avez pas vu cette bâtisse de l’extérieur, fis-je. Le voulez-vous ?

S’il était dangereux, mieux valait lui laisser prendre l’air, le temps pour moi de me munir du couteau de bronze pendu au-dessus du foyer.

– J’ai déjà eu le loisir de contempler votre demeure. Je préfère autant rester au chaud, homme de la steppe. Moi, je ne suis pas né dans le froid de ces grandes plaines. Êtes-vous né ici ?

Je préfèrai ne pas répondre.

– Vous n’avez pas les traits ni les manières d’un nomade, continua-t-il. D’où vous vient cette bâtisse ?

– Je l’ai construite de mes mains. Partez, à présent, je ne voudrais pas que vous attiriez vos amis. Ils me feraient autant de mal qu’à vous. Je vous demande de partir.

– Je refuse.

– Si vous partez, je soignerai vos doigts.

– Je reste. Je vous remercie pour cette proposition mais je sais soigner les maux du froid.

Ne venait-il pas pourtant de me demander de le soigner, à l’instant ? Cet homme ne semblait pas seulement vouloir rester pour la nourriture et la chaleur du foyer. Il voulait demeurer pour une raison bien précise, que je ne parvenais pas à définir.

– Ou alors, envisageons que votre flûtiau se brise en deux ?

– Rendez-le-moi ! hurla-t-il. Rendez-le-moi, il est à moi !

Je reculai, effrayé. D’où pouvait venir un tel engouement à vouloir posséder un objet ? C’était comme si sa vie en dépendait.

– Pourquoi y tenez-vous tant ?

– C’est un souvenir, de quelqu’un que j’aimais.



Quelqu'un qu'il aimait. Je m'apprêtais à l'interroger de nouveau mais quelque chose m'en empêcha. Cet homme avait ses secrets, comme je possédais les miens. Cet homme voulait se sentir libre. Or, je l'en empêchais. Nulle âme n'est pure, chacune possède sa surface limpide et son fond vaseux qu'il suffit de remuer pour en révéler la mauvaise nature. J'attisais chez cet homme qui se tenait devant moi une même incitation au mal alors je décidai de lui laisser ce qu'il y avait de meilleur en lui. Je sortis le flûtiau de mon pourpoint et le lui tendis. Il me remercia sèchement.

– À présent, je vais vous dire ce qui m'a amené ici.

Son regard tomba sur moi. Il prit une longue inspiration, que j'interrompis :

– Que me promettez-vous en échange ?

– Je partirai tout de suite après vous avoir raconté mon histoire. Vous saurez de moi toute la vérité et vous comprendrez que je ne méritais pas d'être banni.

Mais que voulait-il donc ? Je m'interrogeai : lui avais-je seulement demandé de me raconter son histoire ? Je n'en fus pas sûr. Je me demandais ce qu'il pouvait bien y gagner.

– Très bien, déclarai-je. Cela dit, j'ai connu quelqu'un qui m'avait un jour dit que la vérité est la plus laide des vieillardes.

Ce fut son premier véritable sourire. Je me détendis.

– Je suis né dans un village des Monts aux Songes, aux environs des Trois-Pics d'Or. Mon père est mort jeune et ma mère m'a élevé avec ma sœur. Ma mère me laissait être plus libre que tous les garçons de mon âge. J'avais tant parcouru les monts alentours que je connaissais parfaitement chacun de leurs sentiers, des coulées animales aux vieilles sentes créées par les anciens, et j'avais su attirer l'attention des vétérans lors de mes premières chasses. J'étais le maître-pisteur, celui qui sait, celui que même le chef écoute. L'œil du clan sans qui les meilleurs archers deviennent inutiles. Je me savais estimé parmi les membres du clan : on ne me jugeait pas, on se jugeait à ma valeur. On murmurait que les esprits des anciens m'avaient dans leurs faveurs, qu'ils m'indiquaient l'état des chemins, les époques de passage des grands ours et le nombre exact des immenses troupeaux de rennes qui envahissent les plaines au cours de leur migration. Beaucoup semblaient avoir oublié d'où je venais. Je n'étais plus le fils de la vieille Mara, j'étais le fruit d'une volonté supérieure. Mes sorties étaient devenues, pour beaucoup, moins de simples vagabondages que des excursions vers le pays des anciens. Je ne souffrais pas,

bien au contraire, des traitements qui m'étaient accordés en conséquence.

Je ne l'interrompis pas, fis silence, et il poursuivit, aveugle à l'examen minutieux que je faisais de ses traits. Il ne mentait pas : ses yeux, par l'usure de l'expérience, décrivaient avec une intensité particulière le nombre et la dureté des choses qu'il avait vues. Ils donnaient l'impression que cette usure avait laissé place à un instinct encore plus fort et pénétrant. À la vue de ces yeux, j'étais persuadé de l'avoir déjà rencontré quelque part.

– Mon prestige, continua-t-il, profitait surtout à ma sœur. On la respectait plus que toute autre femme du village. Elle était belle mais ma mère disait que cette beauté était trop étrange pour ne pas faire penser à une sorcière, même si ce mot, à l'époque, était encore trop mordant pour moi. Il est vrai qu'aucun homme, s'il s'intéressait à elle, n'osait vraiment l'approcher. Quelque chose en elle les intimidait.

Un matin, le jeune fils du chef se réveilla avec une tache gris-bleu sur le cou. Le lendemain, cette tache avait grandi et la peau tout autour s'était teintée d'un jaune ténu qui avait déjà bleui au matin suivant. Les gens murmuraient.

La faute vint d'abord du chef car il détient son pouvoir de la divinité et une maladie comme celle-ci est le signe que la Déesse le désapprouve. Le grand prêtre pouvait donc le destituer s'il le souhaitait. Mais je connaissais le chef et le grand prêtre : l'un et l'autre se soutenaient dans leur bassesse. Lors de l'assemblée rituelle qui permet la cohésion des clans, le grand prêtre parla aux villageois de l'apparition des premiers signes de la peste dans notre communauté, sans jamais mentionner le nom de notre chef. En revanche, il parla d'une jeune fille aux charmes douteux et aux facultés trompeuses. Au visage blême de ma sœur, je devinai la vraie teneur de ces mots : elle, la sorcière du village, devait disparaître, ou elle ferait proliférer le mal. Mais le grand prêtre, par la suite, élargit la faute à des « individus ». Il était donc non seulement question de ma sœur mais aussi de moi, de ma mère et, sans nul doute, de tous ceux qui l'avaient côtoyée de trop près pour ne pas se trouver « entachés ». Des mots se dessinèrent sur les lèvres : la sorcière, le pisteur, la mère, maudite génitrice. Le grand prêtre n'avait pas achevé sa longue exhortation que ma sœur se levait et quittait l'assemblée.

On dit que la parole de la divinité s'incarne dans la parole du grand prêtre. La fuir est le pire des sacrilèges. Ma sœur ne pouvait plus reculer à présent. Je voulus me lever, la défendre, mais un lien trop solide me retint au long banc de pierre. Sa silhouette disparut

entre les arbres, derrière la multitude de têtes retournées. Le silence s'était abattu sur la clairière. Le grand prêtre laissa bruire le feuillage contre la brise. Tous les hommes et toutes les femmes tendirent l'oreille pour entendre la sentence divine qui allait s'abattre. La brise s'évanouit, laissant place au silence pétrifié. Ce ne fut que lorsque le prêtre quitta le promontoire que tous partirent.

Ma sœur n'était pas retournée au village. Je la cherchai partout, dans ces lieux que je connaissais si bien. Mais elle demeurait introuvable. Je n'étais cependant pas allé jusqu'aux Grandes Tourbières, plus au nord. Le lieu a cela d'étrange que de petites flammes bleues jaillissent par moments au-dessus de la brume avant de disparaître. Jamais personne ne s'y rend.

La brume s'était levée et la nuit était tombée sur les Grandes Tourbières lorsque je hurlai son nom. Il n'y eut aucune réponse. Je traversai les marais jusqu'à parvenir sur les bords de la steppe et vis alors une lueur bien humaine, un brasillement sourd contre lequel se devinaient, à la lueur de la flamme, les traits tremblotants de ma sœur. Je m'approchai et me tins silencieux derrière le foyer tandis qu'elle psalmodiait avec une voix qui ne lui appartenait pas mais qui sortait bien de ses fines lèvres gercées. Elle m'entendit m'avancer et cessa. Une petite flûte était déposée sur ses genoux et, comme ceux d'une guérisseuse, ses deux bras se rejoignaient sur le corps de l'instrument. Ma sœur avait toujours aimé travailler le bois. Elle confectionnait des appeaux et des sifflets en sureau pour mes jours d'escapade. Mais jamais je n'avais soupçonné que ma sœur eût de tels talents.

J'eus un regard interrogateur et le banni acquiesça. Cette même flûte se trouvait serrée entre ses doigts rougis.

– Elle avait conféré des propriétés très particulières à l'instrument.

Son regard passa sur mon visage comme la bête noire file dans les fourrés. Ses sourcils se froncèrent, le temps pour moi d'une palpitation fébrile. Je sus, là, dans l'instant, où j'avais déjà vu ce visage et déjà entendu cette voix, mais cet éclair de lucidité s'éteignit aussi vite.

– Ma sœur m'expliqua que la flûte était un maigre canal du grand fleuve de vérité qui coule au pays des ombres. Comme de l'eau qui, versée dans un vase en chasse l'air, la mélodie emplit chaque recoin de vie corrompue et, lorsque le coupable impuni a commis un crime, la vie altérée meurt dans son enveloppe inondée de vérité. C'est la flûte de justice.

Elle me parla encore de l'art qu'elle avait appris des milles chuchotements de la nature, l'art qu'elle m'avait caché et qui me fascinait. Et je m'endormis sur ses paroles.

Il s'arrêta un instant. Je regardais dans le vague, c'est-à-dire au fond de moi-même et dans les lieux peints par sa voix déjà triste. Je remontai à la surface, tremblant. Une larme germa de l'œil fatigué de l'homme.

– Elle ne se réveilla pas, homme de la steppe. Elle ne se réveilla pas ! Et elle ne me parla pas. Elle ne pouvait plus me parler, comprenez-vous ? Je la secouai doucement mais son corps ne répondait pas. Non ! J'insistai, je l'appelai « petite sœur, « sœurette ». Ma main voulut la faire rouler sur le dos... et j'ôtai ma main. Elle éclatait d'un rouge tout luisant, contre le soleil rouge lui aussi. Tout était rouge ce matin-là, je crois. Même la penne que je sentis sous mes doigts, la penne teinte que je posais toujours comme plume-coq, à une longueur de phalange de l'encoche de mes flèches. Ma main descendit le long de la hampe lisse, la hampe qui était maintenant enfoncée dans le dos de ma sœur. L'avais-je tuée avec mes propres flèches ? Mais je ne voulais déjà plus le savoir. Je hurlais, ce matin-là.

Une voix d'homme s'éclaircit derrière moi, poursuivit-il, avec un ton soudain tranchant. Je saisis mon couteau et me jetai vers lui mais il m'arrêta d'un seul coup de chausse. Il tenait mon arc dans sa main et mon carquois ceignait sa taille. Je ne le connaissais pas mais je compris qui il était lorsqu'un proche du chef arriva à ses côtés. Je reconnus un certain Sulivane dont on parlait peu au village. C'était un ancien qui s'était donné aux vents glacés de la plaine, comme tout homme qui veut parvenir sûrement sur l'autre rive. En réalité, il avait menti. Jamais il ne s'était endormi dans le froid. Il avait construit une chaumine en torchis que je vis ce jour-là, au loin. Je distinguai aussi un enclos avec trois jeunes chèvres : deux blanches et une noire.

Il reprit une inspiration et termina.

– On me lia les mains. On m'emmena au village et on m'enferma dans une fosse pendant quatre années. Me voyant dépérir, le chef du village m'envoya dans la steppe, après m'avoir marqué au fer rouge.

Son regard se ficha dans ma quiétude.

– Et me voici. Ne me reconnais-tu pas, à présent ?, fit-il, narquois.

Je ne sus répondre.

– Tu disais que la vérité est la plus laide des vieillardes, n'est-ce pas ?

Un insecte voleta au-dessus de nos têtes. Silence. Je n'osai faire un geste, ni ôter mon regard de ces deux yeux qui emprisonnaient les miens. Ma main chercha un objet à saisir mais mes doigts moites ne trouvèrent que l'air glacé.

– Eh bien, termina-t-il, Sulivane, tu avais bien raison.

Il se saisit du flûtiau.

Un à un, ses doigts enveloppèrent l'instrument et se positionnèrent sur les trous. Le bec rejoignit ses lèvres et une mélodie perla hors de l'embout en bois de rose laqué.

## CAMILLE

Je ne vous parlerai pas de quelque récit fantastique se passant dans des contrées lointaines inexplorées, ni de quelque aventure extra-orbitale impliquant des créatures venues des confins de l'univers, ni même de quelque farce saugrenue digne des plus grands auteurs du genre – je n'aurais jamais la prétention de me comparer ainsi à ces légendes – mais je parlerai simplement d'un personnage que je connais intimement – une personne tout à fait charmante, si vous voulez mon avis – et ce mystérieux protagoniste s'appelle Camille.

Camille est une personne ordinaire. Cette personne est scolarisée, a des amis, se tourmente le cœur et l'esprit à propos d'amours d'été et explore ainsi le monde, aux prémices de sa vie, tout comme vous et moi l'avons fait, et le faisons sans doute encore. Camille a une famille aimante, ne subit pas de harcèlement au sein de son établissement scolaire, ni – chose étonnante il est vrai – sur les réseaux sociaux. Mais que dire alors d'un tel personnage dont la vie sans péripéties ne connaît perturbation que lorsqu'il fait tomber sa tartine beurrée dans son bol de lait le matin ou quand il rate son bus parce que son réveil n'a pas sonné ? Pour cela, il faut aller au-delà de ce que vous voyez quand vous regardez quelqu'un. Vous ne voyez qu'une partie de la personne en face de vous, celle qu'elle choisit de vous montrer. Cette partie peut être plus ou moins importante, selon le caractère – extroverti ou introverti – de cette personne. Et même, dans certains cas, la personne peut choisir de porter un masque. Un masque plus ou moins élégant, ressemblant aux délicats masques vénitiens ou au contraire aux masques Goli des Baoulés. Mais pourquoi ? me direz-vous. Ce à quoi je vous répondrai en narrant la véritable histoire de Camille, celle qui se situe au-delà des apparences. Mais pour narrer l'histoire de quelqu'un, il est vrai qu'il faut d'abord en avoir dépeint l'apparence.

Si l'on parlait comme en poésie on le fait naturellement, on décrirait un visage comme un paysage. Des yeux seraient des lacs bordant une haute montagne; une grande forêt – coupée par un sentier créé par les hommes – s'étendrait au nord des lacs. Au sud, de grandes plaines parfois désertiques, parfois sujettes à de fortes pluies, permettraient de rejoindre un grand canyon asséché qui plongerait dans les entrailles de la terre. Encore au sud se trouverait un plateau, puis une très grande falaise qui conduirait à d'autres paysages encore, mais qui ne nous seront pas utiles dans notre récit, puisque nous nous employons ici à décrire le visage. Dans les inexplorées régions septentrionales, encore plus au nord que les steppes au-delà des forêts bordant les lacs, se trouveraient des algues démesurément, inutilement, ridiculement grandes. De la même manière, l'extrême Orient et l'extrême Occident posséderaient tous deux des paysages aussi fascinants qu'étranges : des dédales de roches, sûrement ainsi agencés par l'érosion, se dresseraient en reliefs inégaux et pourtant majestueux, dominant ainsi ces régions reculées et peu habitées.

Quelle belle description d'un visage, ne trouvez-vous pas ? Un visage paysage ... un pays entier à explorer tout au long de sa vie, pourvu qu'elle dure assez longtemps pour livrer toutes les merveilles de ces terres. Mais dans ce paysage, y aurait-il la vie, outre ces forêts et l'imaginable faune et flore des lieux décrits ? Je vous répondrais que oui, il y a bien entendu l'humain à qui appartient ce visage. Et ce visage particulier appartient à Camille, vous rappelez-vous ?

Camille erre donc dans ces paysages. Son préféré est sans aucun doute le lac, car le repos y est chose aisée et la sérénité est la seule règle régissant ce lieu. Jamais Camille n'y avait assisté au moindre changement météorologique, et ainsi s'y sentait à son aise. Cependant, une après-midi où notre protagoniste se prélassait au bord de l'eau calme, il entendit un son. Un son étrange. Était-ce une

musique ? Non, pas vraiment ... Était-ce un discours ? Peut-être, en effet, cela y ressemblait fort. En tout cas, une voix mélodieuse débitait, dans un flot harmonieux et continu, ce qui ressemblait à une longue plainte. « Comme le chant que devait chanter Orphée, accompagné de sa lyre, lorsqu'il fut condamné à ne plus jamais revoir sa bien-aimée » pensa alors Camille. Une mélodie douce et sincère, mélancolique et déchirante d'une tristesse innomable, agréable comme le gazouillis d'un moineau et pourtant accablante comme l'annonce d'une mort : c'est ainsi que l'on peut essayer de décrire ce chant si unique. C'était une poésie primitive, qui n'utilisait ni rond de jambe ni métaphore pour décrire une chose simple, mais des mots tranchants et froids pour décrire un concept complexe. Elle était toutefois belle et sensible. Hélas, Camille ne réussit à saisir aucune des paroles – qui semblaient pourtant si importantes dans ce chant – et, quand la douloureuse lamentation se tut enfin, ce personnage sans histoire décida de trouver, quoiqu'il puisse arriver, cette personne à l'air si triste qu'elle avait fait monter les larmes aux yeux de Camille et qu'elle avait troublé la tranquillité des lacs, tel qu'Orphée l'avait fait. Le ciel grondait, l'orage se préparait ; mais Camille n'en avait que faire : notre intrépide protagoniste allait retrouver et reconforter l'inconnu, quoique cela lui en coûte, quelles que soient les épreuves par lesquelles il devra passer, même si cette quête devait durer la moitié voire l'entièreté de sa vie. Comment Camille, qui est pourtant une personne observatrice, n'avait pas vu qu'un autre humain vivait à ses côtés ?

Camille se dirigea d'abord vers les steppes du nord, mais malgré les avoir arpentées en long, en large et en travers, Camille n'y trouva rien d'autre que la solitude. Que fallait-il attendre d'autre de ces terres arides et infertiles, sérieusement ? Camille se traita intérieurement d'imbécile, d'avoir vraiment espéré trouver l'inconnu dans une région aussi peu propice à la vie. Le tonnerre roula



alors encore plus fort, plus menaçant que Camille ne l'avait jamais entendu. « Les berges du lac ne seront sûrement pas très sûres par ce temps, mieux vaudrait ne pas s'y aventurer avant que le temps ne s'éclaircisse à nouveau. Je devrai emprunter le chemin qui longe le lac par l'est » pensa Camille.

Notre protagoniste s'engagea alors vers le labyrinthe rocheux oriental, sans vraiment y croire. Mais tant qu'à aller vers le sud, autant visiter les étapes intermédiaires, ne croyez-vous pas ? Camille marcha ainsi un long moment, luttant contre des torrents et contre le vent, comme si la nature s'opposait à la rencontre entre Camille et l'inconnu. Des crevasses et les reliefs escarpés piégeant Camille, il est vrai que son courage quitta légèrement son cœur : pourquoi pourchasser un inconnu dont on ne connaît ni le nom ni l'apparence, seulement le timbre de sa voix ? Même Camille n'en savait rien, et pourtant, repensant à la mélodie torturée entendue ce jour-là, Camille reprenait confiance et s'accrochait : il fallait bien découvrir qui était cette personne, et ainsi la reconforter pour lui éviter le pire. Alors notre protagoniste, ainsi remonté à bloc, poursuivit son expédition dans ces territoires hostiles où des creux et des trous se tapissaient sous de petits arbustes pour piéger toute forme de vie s'aventurant dans cette région. Camille se fit alors une raison : aucune personne saine d'esprit n'aurait eu l'idée de s'aventurer dans des lieux aussi dangereux, si triste et brisée soit-elle. Camille se découragea à nouveau, alors que la pluie redoublait et que la terre, ne pouvant plus absorber d'eau, commençait à ne plus être seulement boueuse, mais sérieusement inondée.

C'est donc avec de l'eau poisseuse jusqu'aux chevilles que Camille continua néanmoins d'avancer vers le sud. Le vent soufflait de tous côtés dans les plaines qui menaient à la montagne et au canyon. Camille sentait le vent l'emporter, presque contre son gré, vers la falaise située à l'opposé de la montagne.

C'est donc luttant de toutes ses forces contre les éléments déchaînés que Camille marcha jusqu'au canyon. Mais là encore, aucune trace de vie intelligente n'y était visible. Pleurant toutes les larmes que son petit corps pouvait contenir, Camille se rendit à l'évidence : encore une fois, des paysages aussi inhospitaliers n'auraient jamais eu aucun attrait pour un inconnu si torturé par de telles pensées moroses. Ou peut-être que si ? Et si ces pensées maussades s'étaient en fait transformées en pensées funestes ? Si l'étranger avait eu des idées noi... Non, cela, Camille ne pouvait l'envisager. Il fallait que l'inconnu soit encore en vie. Il ne pouvait quand même pas ... Non ! Non ! Non ! Jamais Camille n'aurait pu l'accepter ! Mais que font les personnes quand elles se sentent au pied du mur, quand elles se pensent acculées contre un gouffre de désespoir, quand elles pensent qu'il n'y a plus rien à espérer de la vie, quand elles souffrent tant qu'elles chantent de si douloureuses mélodies ? Ça, Camille le savait. Mais ... non. Non. NON. NON ! Camille devait voir cet étranger ! Coûte que coûte ! Pourquoi ? Camille ne le savait pas, mais en ressentait juste le besoin impérieux. Mais où avait disparu l'inconnu ? Et s'il avait disparu, s'il était parti, s'il avait passé l'arme à gauche, s'il avait abandonné ... comme abandonné Camille après lui avoir fait un dernier présent ? Si ...

C'est alors en courant, au comble du désespoir, que Camille se rendit à la falaise derrière le plateau. Jamais Camille n'avait couru si vite, faisant fi du vent et de l'eau qui lui arrivait maintenant mi-mollet. Jamais notre protagoniste n'avait traversé le pays qui était le sien en si peu de temps. Camille, ne faisant que pleurer lors de sa course, et ayant ainsi la vue brouillée de larmes mêlées à la pluie incessante, ne vit pas une pierre entravant le chemin et tomba. Sa tête heurta le sol violemment et Camille se retrouva donc sous la ligne d'eau. Mais notre protagoniste se releva comme si rien ne s'était passé, malgré ses habits trempés qui glaçaient son corps déjà frigorifié par cette course interminable sous l'orage,

malgré son front qui saignait abondamment, ses mains et ses genoux égratignés, malgré sa vision limitée par le mauvais temps et les pleurs, malgré même cette sensation déchirante dans sa poitrine, causée par l'angoisse, la peur, la colère, la détermination et pourtant l'indécision. C'est en prise avec ces émotions incontrôlables et omniprésentes que Camille se releva donc. Plus perdu émotionnellement que jamais, ce personnage luttant contre la nature même continua pourtant son périple. Camille ne savait pas ce qui l'attendait quand la visite entière du pays aurait été effectuée. L'inconnu sera-t-il trouvable, en fin de compte ? Et si Camille ne le trouve pas ? Que se passera-t-il ? Les éléments continueraient-ils de se déchaîner inlassablement jusqu'à ce que ce pays soit invivable ? Mais si ce pays devient invivable ... Camille secoua fortement la tête à cette pensée sombre : « Rien ne m'arrivera, tout se passera bien, n'est-ce pas ? »

J'aimerais conforter Camille dans cette idée, lui dire que tout ira bien, mais je ne supporte pas le mensonge : moi-même, je ne connais pas tout ce qui se passera par la suite. Je ne connaît qu'une partie des événements. Mais retournons prestement à notre récit, si vous le voulez bien.

Camille erra donc pendant un moment qui lui sembla être l'éternité, la tête assaillie de questionnements qui resteront sûrement à jamais sans réponse, le corps et l'esprit brisés par la peine d'affronter sans relâche son environnement – l'eau lui arrivait à présent à hauteur de genoux – et les yeux secs malgré l'air saturé par l'humidité. Brisé n'est ici pas une image, je vous l'assure. Jamais vous n'avez vu d'être humain d'aussi piètre condition : la peau sur les os, les vêtements tellement en lambeaux que des loques même semblaient plus luxueuses, les cheveux arrachés, le crâne couvert de trous, la peau flétrie par l'eau, des cernes qui indiquaient d'innombrables insomnies, des doigts et un nez si glacés qu'ils étaient réellement prêts à tomber, un cœur mis en morceau par les émotions qui

l'assaillaient, des yeux rendus vitreux par la fatigue et les pleurs, un visage exempt d'émotions et une démarche de mort. Camille faisait peine à voir. Ne sachant pas pourquoi continuer à avancer, Camille s'effectuait quand même. Son état se dégradait jour après jour. Mais personne n'était là. La solitude seule l'attendait si Camille décidait de rentrer au lac. Mais même sur des régions surélevées, l'eau lui atteignait à présent la taille et ne faisait que monter peu à peu. Comment Camille aurait pu réussir à « rentrer » par ce temps apocalyptique ? Camille sourit sans conviction, comme un vieux réflexe oublié, craquelant ainsi ses lèvres qui ne s'étaient pas ouvertes depuis un long moment, en pensant : « C'est le déluge. Orphée est si puissant qu'il a invoqué le déluge. Je n'attends aucun chevalier servant en armure blanche pour me sauver, juste un Noé pour monter sur son bateau. Est-ce trop demandé de souhaiter un Noé pour faire naufrage avec moi ? » Puis Camille éclata en sanglots, bien que toutes ses larmes aient déjà été deversées, ce qui l'amena à pleurer à sec – ce qui est d'ailleurs une des pires sensations au monde, ne trouvez-vous pas ? On sent en effet que l'on pleure, les joues font mal, les yeux piquent, on se tient le ventre et on possède toujours cette immense tristesse à l'intérieur, mais on n'arrive pas à déverser notre tristesse hors de soi grâce aux larmes. Ce qui revient à pleurer douloureusement mais inutilement.

Mais bien que pleurant de la pire manière, bien qu'ayant presque un pied dans la tombe, Camille continua à avancer. Pourquoi ? Vous questionnerez-vous très probablement. Pourquoi avancer alors que son destin est scellé ? Pourquoi avancer alors que Camille ne reverra sûrement jamais cet inconnu ? Vos questions sont légitimes. Mais la réponse est si primaire qu'elle vous laissera peut-être pantois : parce que, pour continuer à vivre, Camille avait besoin d'une seule raison. Et cette raison était la recherche de cet inconnu. Cette recherche qui

détruisait Camille était pourtant ce qui lui permettait de survivre. Paradoxal, n'est-ce pas ? Mais c'est pourtant ainsi qu'est construit l'esprit humain : le pauvre essaiera de s'enrichir par tous les moyens, même si cela le conduit dans la tombe ; la célébrité cherchera inlassablement à faire le buzz, même si cela nuit à son image, voire à sa vie privée. Quelque soit sa condition, l'humain cherche un but à son existence, même s'il est souvent inaccessible. C'est ce qui lui permet d'éviter de penser à la mort, et donc qui lui permet de vivre. Et Camille avait bel et bien trouvé son but : rencontrer ce mystérieux étranger. Qu'avait-il donc de si attrayant ? Rien. Enfin, ça, c'était au début, quand Camille ne voulait le rencontrer que pour le reconforter et par curiosité : après tout, Camille n'avait jamais vu personne dans ses paysages. Mais cette curiosité tourna à l'obsession. Une obsession mortelle. Comment lui en vouloir ? Camille ne cherche qu'à comprendre ce qui se passe dans sa tête.

Mais en manque de solutions et sans aucune autre idée, Camille retourna donc au lac. Était-ce la meilleure décision ? Beaucoup vous diront que oui, il aurait fallu que Camille se mette à l'abri au plus haut de la montagne. Mais d'autres comprendrons peut-être le choix de Camille et diront que c'était le meilleur ; pour ma part, je ne me prononcerai pas sur ses actes : comment aurais-je réagi à sa place ?

L'eau était si haute que Camille dut bientôt marcher à contre-courant, puis nager à moitié, pour enfin nager complètement sans pouvoir toucher le fond. Vous vous doutez sûrement cependant qu'une personne aussi faible que Camille n'avait plus aucune force à fournir, la nage par temps orageux étant d'autant plus fatigante que tout autre activité. Camille ne finit que par lutter pour rester à la surface, sans vraiment savoir si la terre ou le lac se trouvait au-dessous. Ses yeux se fermaient peu à peu. Un sommeil libérateur s'emparait de ses membres, la mort

planait comme un vautour au-dessus de sa tête. Camille tint bon encore un long moment, qui lui sembla être à la fois une éternité et une seconde. Alors que Camille dépensait ses dernières forces pour inspirer une autre goulée d'air, comme si son corps pouvait tenir jusqu'à la fin de la tempête avec cette seule goulée, Camille ouvrit les yeux une dernière fois. Juste assez longtemps pour voir qu'un rayon de soleil perçait entre les nuages, délivrant assez de lumière pour éclairer un instant le visage d'une personne qui se tenait en barque sur l'eau. La goulée d'air prise par Camille lui servit à prononcer ces derniers mots : « Qui es-tu ? »

L'étranger regarda Camille sombrer, mais ne plongea pas pour sauver cette pauvre personne dont le corps allait rejoindre le fond du lac sous peu, et prononça ces paroles que Camille ne put entendre, la mort ayant déjà emporté son esprit : « Que racontes-tu, Camille ? Tu le sais très bien depuis le début. Ton existence n'a servi qu'à me cacher, tu le sais ? Je te remercie d'avoir été mon masque tout ce temps ... »

## Adoptée

20 Juin

Je me balade tranquillement dans les petites rues de Paris. Je rentre de mon cours de saxophone. J'aime beaucoup cet instrument et on me dit souvent que mes parents biologiques devaient être musiciens. On ne m'a jamais caché mon adoption. Mes parents adoptifs pensent que c'était mieux de ne pas me le cacher. Mais la psy n'est pas de leur avis : « Cela peut causer un choc d'apprendre qu'on a été adopté, que les personnes qu'on pensait être nos parents ne le sont en fait pas ». Si elle savait depuis combien de temps je suis au courant de cette histoire.

J'ai été abandonnée à l'âge de quatre ans. Je me suis perdue lors d'une fête foraine. Les policiers m'ont retrouvée, pleurant et seule. Ils ont essayé de retrouver mes parents. Les hauts-parleurs de la fête foraine prévenaient que la petite Milla avait été retrouvée et demandaient de venir me chercher. Personne n'est jamais venu me récupérer. Bien sûr, je ne me rappelle pas de tout cela. C'était il y a trop longtemps et je n'avais que quatre ans. La dernière chose dont je me souviens, c'est d'un doux son cristallin, le carillon de notre entrée, il me semble. Au centre du carillon, une petite baleine bleue souriait. Plus haut sur le carillon, une petite bille d'argent le faisait tinter quand il ventait. Mais bon, ce n'est pas la raison de mes rendez-vous chez la psy... Il m'arrive de fuguer de temps en temps. Mes parents adoptifs sont du genre trop surprotecteurs avec moi. Je ne pars jamais bien longtemps. Tout ce que je désire, c'est un peu plus de liberté. Et je ne ressens ce sentiment que quand je suis au Conservatoire, à jouer du sax. Ma prof est presque une mère pour moi. Je lui raconte ma vie, mes soucis, mes rendez-vous chez la psy, tout... Tout à l'heure, nous avons révisé le morceau que je jouerai demain, lors de la Fête de la Musique. Je souris en repensant au morceau que je vais jouer quand soudain, j'entends une mélodie. J'arrête de marcher et tend l'oreille. J'écoute attentivement et supplie mon ouïe d'être plus attentive quand un coup de klaxon me fait sursauter.

– Ouhouh ma chérie ! Qu'est-ce que tu fais plantée là ? Allez, dépêche-toi de monter dans la voiture !.

Ma mère. Des garçons de mon lycée, qui étaient sur le trottoir d'en face, commencent à se moquer. Je leur jette un rapide coup d'œil avant de monter dans la voiture. Je les ai reconnus. Je ne connais pas leurs prénoms mais, au lycée, ils ont une réputation qui laisse à désirer. Toujours à chercher les problèmes : ils sèchent sou-

vent les cours, répondent aux professeurs... Ma mère me sort alors de mes pensées.

- Alors comment s'est passé ta journée ma chérie ?
- Bien.
- Tu avais des contrôles aujourd'hui ?
- Oui, un en maths.
- Comment ça s'est passé ?

Ça, c'est ma mère. Toujours à vouloir savoir si j'ai bien préparé une interro. Mais, franchement, à 14,5 de moyenne générale, je pense me débrouiller assez bien. Je ne comprends pas pourquoi elle panique tout le temps.

- Bien. C'était assez facile.
- Parfait, répond ma mère. Oh !, tant que j'y pense, il faut que j'aille faire deux courses... Tu m'attends dans la voiture ?
- Ok.

Comparativement à elle, je ne suis pas très bavarde. Ma mère se gare sur le parking et sort de la voiture. Je me retrouve enfin seule et sors mon téléphone de ma poche. J'allume l'écran et découvre que j'ai reçu six messages et deux appels. Deux des six messages sont de Céline, ma prof de sax. Elle m'a envoyé l'adresse du lieu où je jouerai pendant la Fête de la Musique. Je tape l'adresse dans *Maps* et découvre que ce n'est pas très loin du Conservatoire et de chez moi. Je me dis que, tant mieux, je pourrai y aller à pied. Les quatre autres messages sont de ma meilleure amie, Clem. Elle est complètement folle mais je l'adore. Elle me demande comment s'est passé le contrôle de maths. Je lui répondrai plus tard. Je regarde ensuite les deux appels. Il y en a un de mon cousin Ruben, qui me demande de l'aider pour son brevet. L'autre est de mon copain, Tom. Je me dépêche de le rappeler avant que ma mère ne revienne. Zut !, le répondeur. Tant pis... De toute façon, ma mère arrive. Elle ne sait pas que je sors avec Tom. Si elle savait, elle flipperait.

Enfin rentrée à la maison, je fonce dans ma chambre et mets mes écouteurs. Je pense au concert de demain et à plein d'autres choses. Je m'endors, fatiguée, la musique à fond dans les oreilles.

## 21 Juin

Juste un mot : Waouh ! Le concert s'est super bien déroulé. Tout le monde a adoré mon morceau et je suis descendue de l'estrade acclamée par une foule de gens. Après avoir reçu de nombreux compliments, je profite de la soirée avec mes parents. Nous allons au restaurant fêter mon succès. La musique s'élève vers le ciel. Mes pa-



rents ayant rencontré des amis, je décide de rentrer à la maison. Je décide de passer par des petites rues que je ne connais pas. Mais Paris étant trop grande, je commence à me perdre. Je n'ai pas mon téléphone sur moi, je ne peux donc pas m'aider avec *Maps* pour retrouver mon chemin. J'ai soudain une étrange impression. Je me retourne et découvre les garçons d'hier ! J'essaye de m'éloigner mais ils sont grands et commencent à me rattraper. J'entends l'un des garçons me héler :

– Hey, toi là ! Je t'ai reconnue et j'ai pas aimé comment tu nous as regardés hier !

J'essaye de courir, zigzaguant dans les rues. Je finis par tourner dans une rue. Mais cette rue est une impasse ! Tout le monde doit être sorti, les habitants des lieux ne m'entendront pas crier ! J'entends soudain les garçons arriver. Je me retourne. La peur doit se lire sur mon visage car ils rigolent de plus en plus. Ils ne sont plus qu'à quelques mètres de moi quand soudain, venant de la maison derrière moi, j'entends un bruit. Ou pas vraiment un bruit, plus un tintillement. Soudain, un flash-back me surprend. Ce carillon, je le reconnais à présent ! C'est ça que j'ai entendu au Conservatoire et c'est cette petite musique que je garde dans ma tête depuis mes quatre ans... Depuis ce fameux jour où toute ma vie a changé. Soudain, une voix grave retentit dans l'impasse :

– Vous ne toucherez pas à un cheveu de cette jeune fille ! ...

## Cette étrange petite musique qui a changé ma vie

### Chapitre 1 : Allister

Je marche dans ces tunnels depuis ce qui me semble être une éternité. Seul, comme toujours, depuis toujours. Je ne comprendrai jamais les êtres humains. Ce matin, en entrant dans cette grotte, j'ai croisé un groupe d'aventuriers qui venaient avec le même objectif que moi : traquer cette foutue bête. Des centaines de héros en ont rêvé, des centaines en sont morts.

Ils sont venus en groupe, riant les uns avec les autres, sans prêter attention aux alentours. J'aurais aisément pu les tuer. Ils ne sont que des concurrents après tout. Mais comme ils allaient mourir de toute façon, je les ai laissé vivre. Résultat : deux jours plus tard, de par leur inattention, l'un de leurs compagnons était mort.

Je ne sais même pas pourquoi je repense à tout ça. Ils sont sûrement tous morts dans cette grotte. Entre amis. Je n'aurai pas cette... Cette quoi au juste : cette opportunité ? Cette chance ? Non. Ce n'est pas une chance. C'est une contrainte de plus. Je suis seul, et ma Déesse ne veille que sur moi. Je suis Allister, le fléau des démons, et c'est ma voie et mon fardeau que d'être seul.



Je les revois tourner en rond comme dans les danses anciennes de la tribu, avec cette émotion intense sur leurs visages. J'aperçois mes parents, mes frères et ma sœur dans la foule, courant vers moi, un air de soulagement intense sur leurs visages pourtant tendus. Ils viennent vers moi. Pourquoi ? Ils m'ont toujours traité comme un étranger, comme lorsqu'ils m'ont laissé sur cet autel de la Déesse avec Maegor, le vieux diacre.

Ils ont un air de soulagement. Ils courent et tendent les bras vers moi. Ils s'en veulent peut-être, ils veulent bien m'accepter dans la famille ?

Quel idiot je suis.

Ils passent devant moi à toute vitesse et courent se réfugier dans le temple, en sécurité. Je remarque les soldats d'Ignélyls derrière eux.

Je comprends. Ils se moquent de moi, ils veulent juste survivre grâce aux membres de l'Ordre. Ils ne m'ont même pas regardé. Je vais mourir et ils se fichent de moi...

C'est alors que je remarque une présence à mes côtés. Ma sœur. Elle a été la seule à pleurer lors de mon départ. Elle me supplie de la suivre en sécurité, dans le temple. Les autres sont comme des lâches, massés derrière les rangs des Chevaliers de l'Ordre. Ils la rappellent, à l'abri derrière un mur de cuir, d'acier et de Foi.

– Je ne veux pas aller avec eux, expliquai-je à ma sœur. Ils se fichent de moi et je me fiche d'eux.

– Alors reviens pour moi, me répond-elle. Pour ceux qui t'aiment. Tu as encore beaucoup à accomplir dans cette vie, Allister.

Je lui tends la main. Elle l'attrape. Nous courons. Elle est touchée. Une flèche. Elle tombe. L'Ordre s'élançe. J'entends à peine ses dernières paroles. Celles qui me glaceront le sang des années durant. Son regard s'éteint et son sang coule dans la clameur de la bataille qui monte.

Je promets. Je me promets. Je lui promets.



Je me réveille en sursaut. Cela fait des années que je n'ai pas fait de cauchemars de cette funeste journée. La dernière fois, c'était quand j'étais proche d'Andariel. Se pourrait-il que...

L'instinct. Pas le temps de réfléchir. J'empoigne mon glaive et je cours en direction du cri de goblin que je viens d'entendre, en espérant calmer mes nerfs sur eux et pouvoir faire le point sur mon cauchemar.

J'arrive dans une grotte circulaire d'environ sept mètres de diamètre, emplie de stalactites et de stalagmites magnifiques, où je suis presque aveuglé par la lueur des torches. Une troupe d'une quinzaine de gobelins beuglants encerclent le groupe d'aventuriers de la route. Les deux groupes crient vengeance pour ceux qu'ils ont perdus et se battent avec violence, avec le cœur plus qu'avec la tête.

Je me prépare à repartir, bien que je sache que je peux les sauver. J'essaie de les ignorer, eux et leurs cris d'agonie, ce n'est

pas à moi de les sauver. De plus, je ne serai pas la cause de leur mort, je n'aurai pas leurs ombres sur la conscience. Je m'en vais.

Cinq minutes plus tard, je suis pourtant toujours là. Ils ne sont plus que deux aventuriers tandis que les gobelins ont reçu du renfort d'une autre tribu, forte de deux douzaines de membres. Ils n'ont aucune chance et, pourtant, ces deux là m'intriguent. Ils n'auraient jamais dû tenir mais ils sont là. Devrais-je aller les aider ? Ils le mériteraient et ils ont encore longtemps à vivre. S'ils s'en sortent.

Soudain, tous les gobelins se ruent dans une fuite éperdue dans un tunnel. Je ne comprends pas pourquoi, je suis resté invisible, ils ne peuvent pas m'avoir détecté. Les deux aventuriers restants sont sous le choc, eux aussi, ils n'y sont donc pour rien.

Tandis que je m'interroge, mon oreille capte un son étrange, qui me réjouit et me fait souffrir dans le même temps, sans que je puisse en comprendre la cause.

L'illumination se fait un instant plus tard dans ma tête et je cours alors en direction du bruit. J'ai bien étudié les mythes et les légendes des continents, ce qui m'a permis de reconnaître ma proie : une banshee, une des créatures les plus mortelles pour les hommes, qu'elle hypnotise de sa voix avant de pondre ses œufs dans leurs intestins, les laissant en vie afin qu'ils se fassent lentement dévorer de l'intérieur... Quand elles ne les dévorent pas directement.

Je n'en avais jamais affronté mais j'avais déjà affronté des harpies, ces femmes-oiseaux capables de vous crever les tympans avec leurs cris d'aigles. De belles saloperies. Comme alors, j'ai enroulé mon crâne d'un turban que j'ai fait oindre d'huile bénite venant du temple sacré de Thalya, la Déesse à qui j'ai dédié ma vie, la Déesse qui m'a sorti de la fange et qui m'a donné un but. Il me protégera des cris.

Je la vois qui arrive d'un tunnel latéral, elle va se jeter sur les deux aventuriers restant. Ils sont hypnotisés, je peux le voir d'ici, la lueur dorée dans leurs yeux reflète l'enchantement de sa voix.

Le plan le plus logique serait de la laisser les dévorer et de la frapper quand elle sera repue et qu'elle pondra ses œufs dans leurs torsos.

Elle s'avance. Ils la voient arriver. Ils savent qu'ils ne peuvent rien faire. Ils vont mourir. Je peux sentir la peur du plus

jeune et la détermination émaner de l'autre. Sa voix me libère quelques moments.

Je m'élançe. Elle me repère. Forcément, avec une approche aussi peu discrète. Je me maudis intérieurement : pourquoi est-ce que je vole à leur secours ? J'ai bien plus de chances de mourir en les aidant plutôt qu'en attendant qu'ils soient dévorés. Mais je n'ai pas pu les laisser. Une faiblesse de ma part ? Ce n'est pas le moment.

Je me recentre sur le combat. Elle s'élançe en poussant un cri. Malgré la protection, je sens le cri me déchirer les tympans comme des énormes griffes ou des poignards Urkandiens.

Derrière moi, je sens le plus âgé se concentrer pour lancer un sortilège. J'espère qu'il sait ce qu'il fait : en temps normal, déjà, il faut une concentration extrême pour réussir à canaliser une puissance magique. Avec un peu de chance, il considère que je ne suis pas une cible supplémentaire.

Je lui jette un coup d'œil et, étonnamment pour quelqu'un de si solitaire que moi, nous nous comprenons : je distrais le monstre et je l'empêche de crier, il le carbonise ou je-ne-sais-quoi... et on est tous contents. Je me retourne juste à temps pour voir la bête me foncer dessus, ses pinces en avant. Je les détourne d'un coup latéral de glaive mais ce n'est qu'une ruse pour qu'elle se jette sur moi à califourchon, mon bras armé sous ses cuisses.

Je me rends alors compte que quasiment toutes les informations que j'avais sur ce monstre étaient fausses : son cri est bien plus dangereux que celui des harpies, elle possède des pinces, des mandibules et un dard de scorpion. Elle ne ressemble en rien aux récits que l'on m'a faits d'elle.

Les villageois me l'ont décrite comme une femme dont la beauté n'a d'égal que son charme, autant physique que sonore, et son appétit pour les hommes (littéralement) ; comme une cousine des sulkies, ces sirènes maléfiques qui vivent en eaux profondes. Une jeune fille rousse avec des yeux violets envoûtants.

Et c'est vrai que ses yeux sont envoûtants car je sens le fil de mes pensées se perdre, je m'égare dans ses grands yeux violets intenses qui semblent me supplier de me laisser faire...

Non. Je dois rester concentré sur la créature qui a l'intention de planter ses œufs immondes dans mon torse... Mais je n'y arrive pas, je pense à des choses invraisemblables...

Je vois des résurgences de souvenirs : de mon entraînement, de mon enfance, de mes traques, de mes quêtes, de mes conquêtes, des récompenses reçues, des territoires conquis, de tout ce qui ne m'a jamais apporté le moindre bonheur. Et je comprends alors que j'ai passé ma vie seul, sans soutien moral autre que ma Déesse, et cette conclusion m'a fait comprendre pourquoi j'ai volé au secours de ces gens : j'ai sauvé ce jeune qui aurait pu être moi au même âge.

Je ferme les yeux, rassemble mon esprit pour un retour à la réalité. Avant de perdre de nouveau le fil de mes pensées, je me concentre sur l'apparence de la bête.

Contrairement aux descriptions, elle a la peau rêche comme du papier de verre, d'une couleur ocre et orangée dans la lueur de la torche, ses bras se terminent par d'horribles pinces boursouflées, son corps est tordu et difforme, bien qu'avec des muscles très puissants. Mais tout cela est annulé par la beauté sans égale de sa voix, si bien que je me demande si, sans mon châte oint, je la verrai sous la forme que les villageois m'ont décrite. Elle me le retire et je la vois comme ils l'ont vue. Elle est si belle que je me sens comme déconnecté de la réalité, dans un nuage. J'entends les chants anciens du temple qui résonnent de nouveau, ma sœur qui a survécu, ma mission accomplie, ma liberté rendue, et plus encore... jusqu'à ce qu'elle enfonce son aiguillon dorsal, de la taille de mon bras, dans ma poitrine, me faisant hurler de rage et de douleur mais, surtout, me sortant de ma transe hypnotique. Elle n'a pas le droit de toucher à ces souvenirs et encore moins à mes espoirs et mes rêves!

– Crève, salope !, hurlais-je en la faisant décoller jusqu'au plafond grâce à ma main libre, renforcée grâce à ma magie divine.

Elle me regarde, l'air stupéfait, puis regarde tristement la stalactite sur laquelle elle s'est empalée.

La dernière chose que je vois avant de m'évanouir est la créature qui explose sous l'impact d'un énorme éclair noir, libérant des litres de sang acide et empoisonné sur mon corps transi de douleur, m'envoyant dans un abîme de souvenirs douloureux comme des éclats de verre.

## Chapitre 2 : Gadriel

– Je n’ai jamais vu un homme pareil, m’avoue Lukas. Il est immense ! Il doit mesurer au moins 8 pieds !

En effet, l’étranger qui vient de les sauver mesure dans les 9 pieds et pèse dans les 420 livres. Et pourtant, il a bondi avec une grâce et une légèreté incroyables. De plus, ses traits sont harmonieux malgré la cicatrice sur sa joue gauche, qui ressort encore plus avec sa peau cuivrée et ses cheveux noirs corbeau. Je dois bien me l’avouer, il pourrait passer pour un Chevalier ou un Lord, s’il n’avait pas cet étrange tatouage rouge sur tout le corps.

Je n’arrive pas à savoir si je peux lui faire confiance. Certes, il nous a aidé contre la banshee mais j’ai détecté sa présence lors de l’attaque des gobelins et il n’a pas bougé.

A-t-il eu peur ? Impossible. Un homme capable de foncer contre une banshee ne peut être effrayé par des gobelins, peu importe leur nombre.

Se battait-il de son côté ? Non, c’est très improbable. Il les aurait mis en déroute en très peu de temps.

Je pense qu’il n’a pas l’habitude des compagnons et qu’il était plus effrayé à l’idée de se battre avec nous qu’à l’idée de nous laisser crever, jusqu’à ce que son humanité se réveille. Je regarde Lukas du coin de l’œil, sachant pertinemment que je lui dois ma survie. Un jeune homme, bien fait, la quinzaine avancée, avec des cheveux blond vénitien scintillants au soleil, une peau pâle comme de l’albâtre et une candeur incroyable. Malgré son jeune âge, il a un talent indéniable à l’épée et se sert déjà de son charme pour séduire les jeunes filles qu’il croise, bien qu’il n’aille pas plus loin que de simples baisers et de bons repas chauds pour toute la troupe. De plus, je me doute bien que tous ses talents ne feront qu’augmenter et qu’il deviendra un héros extraordinaire.

Peut-être que le grand guerrier a vu le même potentiel en lui ? Non... Pas d’un simple coup d’œil. Mais cela importe peu. Bien que mon second sort ait dissipé la plupart du sang de la créature, il en a quand même reçu une dose assez forte pour tuer deux hommes en bonne santé. Sur lui, cela semble avoir moins d’effet, peut-être est-ce lié au halo rouge sombre qui l’entoure et que je devine d’origine divine, ou à sa constitution, mais il semble tout de même souffrir.

Sans mon aide, il périra. Je crois que je vais le laisser mourir. C'est un pari trop risqué. S'il se réveille, il essaiera de nous tuer et il pourrait bien y réussir. Le sacrifice de cet homme contre la sécurité de ce cher Lukas.

– Partons, dis-je à Lukas. On risque d'attirer d'autres monstres.

– Mais on ne peut pas le porter !, s'exclame-t-il. Il est bien trop lourd !

Une fois encore, je suis étonné de l'innocence de ce jeune homme qui, pas une seule seconde, n'a songé à abandonner ce guerrier qui lui a sauvé la vie. Pas un seul instant, il ne s'est s'imaginé que ce même homme pourrait le tuer en quelques passes d'armes s'il découvrait que nous chassions la même créature. Je suis sûr que, quand bien même il serait mort, le jeune homme n'aurait pas voulu laisser son corps aux charognards de la région et lui aurait creusé une tombe comme à nos compagnons qui sont tombés au combat. Peut-être même l'aurait-il pleuré, lui qui m'a permis de charger le sort décisif qui a vaincu la bête, lui dont on ne connaît même pas le nom...

Je suis sorti de mes pensées par un long gémissement. Il reprend vie ! Je remarque alors le jeune Lukas penché sur le guerrier, versant sur sa blessure de l'essence de fée. Le guerrier se relève lentement et se dirige lentement vers nous, l'air menaçant.





### Chapitre 3 : Allister

Je reste sur mes gardes même si je ne sens pas trop en danger : pourquoi m'auraient-ils soigné d'une blessure si grave, qui aurait pu me tuer, si c'est pour m'attaquer ensuite ?

J'abaisse légèrement mon glaive, montrant ainsi que je ne leur suis pas hostile. Que devrais-je faire ? Je suis tiraillé. Une part de moi, celle qui hait l'humanité, me dit de les tuer afin de ne pas rester près d'autres membres de cette maudite espèce qui n'est bonne qu'à faire les mauvais choix. Mais mon cœur, ce lâche, me dit que je dois les retenir et rejoindre leur groupe, peu importe le prix, sans quoi je deviendrais un monstre sans cœur qui restera sans aucune émotion pour le reste de ma vie, mis à part du regret et de l'amertume.

J'ai beau penser que l'être humain est mauvais, je pense que mon jugement est peut-être altéré par ce que m'ont fait subir mes parents. Après tout, ces deux-là me semblent être les premiers humains qui me font une bonne impression. Je réfléchis à ce que je pourrais dire pour apaiser les tensions quand le jeune homme s'avance vers moi, la main en avant.

– Je suis heureux que tu te sois rétabli, tu peux baisser ton glaive, nous ne sommes pas hostiles, me lance-t-il avec une candeur surprenante de la part d'un guerrier, car je voyais à sa démarche que c'était un guerrier.

Je ne ressens réellement aucune hostilité dans sa voix, et grâce à ma Déesse je sais que nul ne peut totalement cacher les émotions de sa voix.

Je réfléchis mais, en réalité, c'est une guerre qui fait rage dans mon être : ma tête veut partir, mon cœur veut rester. Le fameux combat de l'esprit contre l'âme.

Mon esprit bascule en faveur de mon cœur et, avant même de comprendre ce que je fais, je lui explique que je l'ai sauvé parce qu'il me rappelait moi au même âge, et que j'étais terriblement seul.

Alors, il a la plus impensable de toutes les réactions. Tandis que je lui explique ma solitude, et comment j'y ai fait face en le sauvant, je vois des larmes rouler sur ses joues.

Mon cœur se serre alors : il me hait. Dans mon récit, j'ai raconté que je suis resté passif lors de l'affrontement contre les gobelins. Je baisse les yeux mais je suis tellement insensible que je

n'arrive pas à lâcher une larme même si, pour la première fois depuis bien des années, je sens la douleur si familière de la tristesse et du regret me labourer le cœur, avant qu'il ne se ferme, et que je la sente agir.

– Je te pardonne, et je te plains sincèrement d'avoir dû vivre dans une telle solitude durant toutes ces années. Tu es le bienvenu dans notre groupe., me-dit-il, comme si cette réaction était normale.

Il ne sait pas qu'il ne parle plus à l'être humain en moi, celui qui rêvait de rejoindre leur groupe, mais à la créature de ma divinité, cette même divinité qui vient de me souffler dans l'oreille avec une voix douce comme une mort dans un sommeil : « Tue-les. »

Sans ne rien pouvoir y faire, je me vois me jeter sur le vieux mage dans un mouvement trop rapide pour être humain et le décapiter d'un violent revers d'épée, avant de me retourner vers le jeune homme tétanisé, me voyant enfin tel que je suis : Un membre des Chevaliers de l'Ordre, aussi connus comme les Fanatiques du Sang, un ordre dont le but est de supprimer tous les païens de cette Terre Bénie par notre Déesse.

Alors que je transperce le jeune homme de mon épée, que son sang coule sur la terre pour satisfaire ma Déesse, que je chante son chant qui résonne dans chaque fibre de mon être, je me sens sali. Encore une fois j'ai tué pour la promesse faite à ma sœur, dont les dernières paroles me reviennent encore :

– Rends la gloire à notre Empire, Allister. Tue les païens...

Je suis Allister, tueur de démons, et je viens à vous pour ma Déesse.

**FIN**

## The Song Law

Il y a fort longtemps, quand les dieux régnaient encore sur le pays de Ganéma, les peuples y vivant étaient en harmonie. Mais le Royaume de Sinistra, peuplé par les Lypens, de petites créatures des ténèbres avec un corps de démon, des ailes de chauve-souris et possédant deux têtes, l'une mentant toujours et l'autre disant en permanence l'inverse de ce qu'elle pense, était en conflit depuis des millénaires avec les dieux du Royaume de Clérisia. Les Lypens reprochaient aux Dieux d'avoir créé les êtres mortels à leur image. En effet, si l'on faisait abstraction de leurs différences, les créations des dieux étaient magnifiques, bonnes, généreuses et elles étaient dotées d'une intelligence digne de la déesse Omoikane. Alors, pour se venger, les Lypens décidèrent de corrompre le chef d'œuvre de leurs ennemis. Les hommes devinrent orgueilleux, avares, jaloux et adultérins. Les créatures magiques devinrent, quant à elles, cruelles, sanguinaires et méfiantes envers les humains. Ils oublièrent tous les valeurs que les dieux leur avaient données. De nos jours, en l'an trois mille après la mort de Rosalie, l'une des filles de la déesse de la terre Flora, rien n'a changé. Les différents peuples se vouent toujours une haine sans pareille et les merveilleux paysages des temps premiers ont laissé leur place à ceux du chaos. Les montagnes verdoyantes sont devenues des montagnes de déchets. Les forêts chatoyantes, où des animaux en tout genre gambadaient joyeusement, ont disparu, brûlées par la bêtise humaine et la déforestation. Ces mêmes animaux sont morts, tués par des déchets radioactifs. Malgré tout cela, un seul petit village a toujours résisté à l'industrialisation que Ganéma subit. Le petit village de Shalester, au nord du pays. En effet, il comporte seulement une petite population d'humains ne s'élevant pas à plus de cent habitants, contrairement à la capitale qui compte un million de Ganémiens.

Dans ce même petit village, vivait une famille. Mais cette famille, que tout le monde croyait être normale, cachait un lourd secret. Et ce secret se nomme : Céleste.

Céleste était une jeune fille possédant une chevelure d'un blanc pur et des yeux de glace. Elle n'était pas très grande pour son âge, un mètre soixante-cinq, mais cela lui convenait. Les villageois disaient d'elle que, si elle l'avait voulu, elle aurait pu faire un beau mariage avec un riche homme d'affaire de la capitale. Mais cela ne l'intéressait pas le moins du monde. Céleste se plaisait à rêver d'aventure et d'amour. Cette jeune fille intelligente passait son

temps libre à analyser tout ce qui l'entourait. La question qui lui revenait le plus, qu'elle ne cessait de poser à ses parents, était : « Pourquoi les créatures magiques et les humains ne vivent-ils pas ensemble ? ».

Depuis qu'elle était petite, Céleste n'avait jamais compris pourquoi tout le monde vivait de son côté. Pour elle, cela n'avait et n'a toujours aucun sens.

La jeune fille aimait particulièrement se promener dans la forêt qui entourait son petit village. Malheureusement pour elle, elle n'avait pas toujours la possibilité d'y aller, ses parents ne voulant pas qu'elle sorte seule dans un endroit si dangereux pour une humaine. En effet, cette forêt se trouvait être le territoire du clan Cliver, un clan de loups garous dits « assoiffés de sang ».

Mais, un soir de pleine lune, une douce mélodie retentit dans cette chaude nuit d'été. Cela réveilla la jeune fille qui alla observer ce qui se passait dehors. Elle ouvrit sa fenêtre et une bourrasque entra dans la chambre. Céleste tendit l'oreille et écouta attentivement ces hurlements. Car, effectivement, la mélodie qui résonnait dans la nuit était le hurlement que la meute adressait à Luna, la déesse de la lune. Ce splendide chant vibrait en la blanche comme une comptine d'enfant dont elle semblait connaître l'air.

Elle se mit à la fredonner. Comme prise dans une transe, elle sauta de sa fenêtre et atterrit, à la manière d'un chat, dans le petit jardin familial. Toujours en fredonnant cet air inconnu, elle se dirigea vers la forêt.

Dans cette chaude nuit, une jeune adolescente s'aventura sur le territoire des êtres les plus cruels que les démons aient créés : les loups garous. A l'insu du petit village, le destin de la jeune fille était tout tracé et entre les mains des dieux.

Personne ne sut depuis combien de temps la jeune fille avait disparu mais personne ne s'aventura dans la forêt, se doutant qu'il était déjà trop tard et qu'elle n'était déjà plus de ce monde. Ces gens ne pouvaient pas mieux se tromper. Au cœur de cette immensité verte, la blanche s'arrêta et, quand elle reprit contact avec la réalité, se trouva nez à nez avec un loup noir aux yeux carmin. Plusieurs longues minutes passèrent avant que le loup ne décide de s'approcher.

À la grande surprise des autres loups qui regardaient cette scène surréaliste, l'humain n'avait aucunement peur de leur chef. La jeune fille observait son vis-à-vis avec curiosité et, quand la bête fut à portée de main, elle la caressa. Sa fourrure lui paraissait aussi

douce que du coton et aussi aérée qu'un nuage, dans la mesure du possible. L'Alpha, reconnaissable à ses yeux rouge, ancre ces derniers dans ceux de glace de l'humaine. Personne ne sut combien de temps les deux êtres restèrent à se regarder dans le blanc des yeux mais le loup finit par reprendre forme humaine. Ce jeune homme ne devait pas avoir plus de vingt et un ans. Il avait les cheveux ébène, des yeux émeraude qui brillaient avec les rayons de l'aube. La jeune humaine était subjuguée par cette beauté plus que sauvage, renforcée par les nombreux tatouages tribaux sur son torse musclé. Le jeune homme était presque nu mais cela ne semblait point le gêner. La jeune fille rougit en s'avisant de leur position.

Le jeune homme était agenouillé en face d'elle et cette dernière avait la main posée sur le torse de l'homme. Mais ce qui gênait le plus Céleste, ce n'était pas leur position plus que perturbante, mais le regard que l'inconnu lui adressait. Son regard émeraude brillait d'une lueur indescriptible, presque envoûtante. Il semblait déshabiller la jeune fille sans une once de retenue.

Un peu plus loin, les loups regardaient cette scène surréaliste. Leur redoutable Alpha s'était soumis à une simple humaine. S'ils n'avaient pas été si surpris, ils auraient déjà sauté au cou de l'humaine qui défiait l'autorité de leur chef. Personne n'aurait pu s'attendre à une telle chose. Dans le silence de la clairière, la voix de l'homme résonna comme un destin scellé.

### « Mienne »

Plus un bruit ne se fit entendre. Les oiseaux ne chantaient plus, les loups ne respiraient plus et l'humaine prit enfin conscience de tout ce que cela voulait dire. Un simple mot venait de changer son futur, de bouleverser sa vie. Un simple mot venait lui apporter tout ce que l'homme ne pouvait espérer avoir : l'amour pur et véritable. Dans cette plaine où le temps semblait s'être figé, deux âmes venaient de se réunir. Personne n'aurait pu imaginer ce qui allait se dérouler.

La bête se releva, prit la jeune fille par les hanches, la reprocha de son corps et l'embrassa avec amour et passion. Céleste, surprise, se détendit et répondit au baiser. Leur corps, l'un contre l'autre, et leur bouche dansant en harmonie, étaient les seuls témoignages de cette acceptation. Aux yeux de tous, ce tableau était sublime. Sauf pour Charra. La louve au pelage noir et aux yeux bleu devait être la louva de la meute. Elle aurait dû être la compagne de l'Alpha. Mais non, c'était cette humaine. Cela n'allait pas se passer ainsi... Poussée par Krisalis, la Lypen des tromperies, elle s'élança toutes griffes dehors sur la pauvre humaine sans défense.

Personne ne put réagir à temps. Tous étaient tétanisés par la scène atroce qui se jouait devant eux. Leur louva, la compagne de leur chef, gisait au sol, morte. « Impossible ! Cela ne pouvait être réel ? ». C'est ce que tout le monde se disait. Mais c'était bien réel et le loup noir venait enfin de le comprendre. Il tomba au sol, au côté de sa compagne, se métamorphosa et hurla sa peine à la lune mère. Les dieux, de tristesse pour le jeune homme, lui accordèrent l'immortalité et permirent à sa compagne de se réincarner.

La légende raconte que lors de la mort de la louva, son corps partit dans une tornade d'étincelles semblables à des paillettes et qu'une rose d'un blanc pur et au cœur de sang poussa à l'endroit même où elle reposait. On dit aussi que, si l'on tend l'oreille, on peut encore entendre le hurlement empli de douleur de l'Alpha. Mais une chose est sûre : si cette légende est vraie, et si cette fleur existe réellement, le clan Cliver la protège, et ce pour toujours.

– Voici ce que raconte la légende « *The Song Law* ». Mais certains disent que lorsqu'un enfant naîtra sous la pleine lune tandis que cette dernière sera rouge, alors le Clan Cliver retrouvera enfin la paix.

– Mais je suis née sous cette lune grand-mère !

– Oui, ma petite Céleste.

## Cours

### *Cours.*

Depuis deux semaines maintenant, Aerin ne fait que ça, courir. Elle se sent constamment épiée, traquée, *chassée*. Seule, errant dans cette immense forêt pour une seule chose, lui échapper. Ce mystérieux cavalier qui la suit et qui se rapproche dangereusement, elle ne l'a jamais vu, elle le sent. Elle sent sa présence, son aura maléfique. Sur chaque sentier qu'elle emprunte, dans chaque buisson où elle tente de se cacher, *partout*. Elle ne le sent pas seulement, elle l'entend. Elle entend, comme un tambour qui annoncerait une macabre nouvelle, le bruit des sabots qui foulent la terre, lui rappelant la course poursuite incessante dans laquelle elle est coincée. Aussitôt qu'elle perçoit ce son glaçant, elle sait ce qu'il lui reste à faire : *courir*.

C'était différent aujourd'hui, elle était fatiguée de fuir, fatiguée d'être à la merci d'un individu dont elle ne connaissait rien, mis à part qu'il voulait la tuer. Comment le savait-elle ? Simplement, elle avait essayé de rentrer en contact avec son mystérieux poursuivant. Cependant, elle avait finalement échappé de peu à une flèche qu'il avait tirée. Cela avait confirmé les doutes qu'elle avait sur ses intentions. Aerin avait quelques idées sur les raisons pour lesquelles son assaillant voulait la tuer, pas mal de raisons. Tout d'abord, celle qui lui paraissait la plus logique : l'argent. Aerin savait pertinemment que son titre valait cher. Princesse de Kyos, rien que ça ! Or, Aerin savait qu'aucun chasseur de prime ne se montrait aussi persévérant. Les personnes qui tentaient de kidnapper Aerin étaient la plupart du temps de pauvres elfes qui n'avaient plus rien à perdre, car il faudrait être complètement fou pour vouloir kidnapper la princesse. Celui-ci savait exactement comment traquer une proie, comment suivre une personne à la trace. *Un chasseur*. Impossible, le dernier chasseur vivant à Kyos était mort 100 ans auparavant selon le père de la jeune fille. Ces hommes étaient connus pour avoir la vue d'un aigle, la rapidité d'un guépard et la force d'un ours. Petite, Aerin était fascinée par leurs histoires. Elle les trouvait forts et tellement courageux. C'était sans savoir qu'elle finirait par fuir l'un d'entre eux.

Mais elle ne fuira plus. Ce soir, elle passera à l'action. Elle avait mis des jours à préparer son plan. Même si Aerin savait que

les choses pourraient certainement tourner au vinaigre, elle était prête à prendre ce risque.

À la nuit tombée, la jeune princesse attendait patiemment l'arrivée de son assaillant. Elle avait passé la journée à laisser des indices évidents sur sa position. Des empreintes de pas plus prononcées. Elle avait appris, grâce à Thorn, son frère, à camoufler son passage : des branches cassées, des fleurs écrasées. Si tout se passait bien, ces traces devaient mener le chasseur à un camp. Aerin avait pris le soin d'allumer un feu, afin d'attirer encore plus l'attention. Elle était prête.

Afin de calmer la vague de stress qui la submergeait, elle se repassa mentalement toutes les étapes de son plan :

- 1 - L'attirer dans sa cachette de fortune.
- 2 - L'assommer et le ligoter.
- 3 - Le questionner sur ses intentions et rentrer chez elle.

Malheureusement, son plan était si peu fiable qu'elle était maintenant totalement angoissée. Elle laissa donc son esprit divaguer et elle repensa au jour où elle avait quitté le château, sans escorte.

Le père d'Aerin avait été très clair à ce sujet. :

– Tu ne dois en aucun cas sortir du palais toute seule, Aerin. Est-ce clair ?, lui avait-il rappelé.

Elle savait pertinemment pourquoi : les habitants de Kyos étaient en colère, très en colère. La famine menaçait de toucher toute la partie nord du royaume. Les gens vivaient dans la peur. Elle se souvenait d'un soir où elle avait surpris une conversation entre son père et son frère. Le crépitement du feu de la cheminée l'avait empêchée de comprendre entièrement mais elle avait tout de même perçu quelques bribes.

– Les rues sont de plus en plus dangereuses, Père, annonçait son frère, inquiet.

Le Roi fronça les sourcils, signe qu'il était en pleine réflexion. Thorn continua :

– Les habitants demandent à être reçus ici, au palais, afin de...

– Hors de question !, s'écria son père avec une rage qu'elle ne lui connaissait pas. Je ne laisserai pas des roturiers entrer dans mon château sous prétexte que... Non, reprit-il calmement, la situation actuelle ne requiert pas un entretien pour le moment.



Son frère acquiesça et quitta la pièce, sans demander son reste.

En y repensant, elle comprenait pourquoi son père avait réagi ainsi. Quelques jours plus tôt, le seigneur de Treesis, la région du sud, avait été attaqué par certains de ses ouvriers et le roi ne voulait surtout pas subir la même chose.

Le soleil avait fini de décliner et il faisait maintenant nuit noire. Aerin descendit de l'arbre où elle était perchée et se mit en position. Il ne lui restait plus qu'à attendre l'arrivée du chasseur.

Elle était cachée dans un buisson, une pierre à la main. Au fur et à mesure que le temps avançait, une boule se formait dans l'estomac de la jeune fille. Dans quelques instants, elle serait face à face avec celui qui la poursuivait depuis des jours.

Après de longues minutes à attendre, le moment arriva enfin. Elle sentit d'abord l'air se rafraîchir, le vent se mit à souffler dans les branches des arbres, émettant un hurlement strident. Et, enfin, elle l'entendit. Ce fameux son qui la hantait depuis qu'elle était partie de chez elle, cet horrible grondement, semblable à celui du tonnerre, ce bruit de sabots qui annonçait que le chasseur était proche. Le cerveau d'Aerin s'affola, peut être n'était-ce pas une bonne idée, après tout. Il était sûrement plus fort, plus rapide et, surtout, plus rusé qu'elle. Comment allait-elle réussir à le tromper et à s'en sortir ? Les bruits de sabots se rapprochaient de plus en plus et son cœur battait de plus en plus vite. Il fallait qu'elle se ressaisisse, c'était peut-être sa dernière chance de mettre fin à ce cauchemar une bonne fois pour toute. Elle serra un peu plus fort la pierre qu'elle avait dans la main et retint son souffle.

Il ralentit son destrier jusqu'à l'immobiliser totalement. Il balaya les environs du regard et mit enfin pied à terre. De là où elle se trouvait, Aerin ne distinguait pas bien le visage de son assaillant, elle ne voyait qu'une masse d'au moins un mètre quatre-vingt dix, vêtu d'une longue cape noire qui lui tombait au niveau des chevilles et d'une capuche qui dissimulait son visage. Elle distingua également une longue épée attachée à sa ceinture. Elle frissonna de peur. S'il lui restait des doutes quant aux intentions du chasseur, ils n'étaient plus que de lointains souvenirs.

L'homme avança doucement vers les cendres du feu de bois. Il se baissa et inspecta méticuleusement les lieux, touchant les bouts de bois - sûrement pour déterminer depuis combien de temps il était éteint - et ramassant les morceaux de viande séchée qu'Aerin avait

laissé délibérément. Ses gestes étaient calculés et précis, il savait pertinemment ce qu'il faisait.

Après de longues minutes d'inspection, il se releva et regarda autour de lui. Le sang d'Aerin ne fit qu'un tour, il allait la repérer ! Elle se tapit un peu plus dans son buisson, priant pour qu'il ne la voie pas.

Après quelques secondes qui parurent interminables, le chasseur sembla déçu et légèrement agacé. Il s'éloigna dans la direction opposée d'Aerin. La jeune femme attendit un instant avant de s'assurer qu'il était bel et bien parti et sorti de sa cachette. Elle s'aperçut alors que le chasseur était parti à pied et avait laissé son cheval près du camp, elle allait pouvoir s'échapper !

Elle s'approcha prudemment, l'animal ne broncha pas. Elle le caressa doucement, il était magnifique. Un grand étalon massif, noir corbeau. Elle pouvait sentir toute sa puissance dans la façon dont ses naseaux frémissaient quand il respirait. Au château, elle avait aussi un cheval, un cadeau de sa mère avant qu'elle ne parte... Une splendide jument pure race, avec une robe couleur caramel. Aerin l'avait nommée Gaïa à l'époque, pour la déesse Mère de la mythologie grecque. La jeune femme l'aimait beaucoup. C'était la seule chose qu'il lui restait de sa mère et, maintenant, à cause du chasseur, il ne lui restait plus rien.

Quand Aerin avait quitté son domaine, elle n'était pas partie à pied. Elle n'était pas inconsciente à ce point. Elle avait donc harnaché Gaïa et s'était enfuie. Cependant, lorsque le chasseur l'avait trouvée pour la première fois, il n'avait pas hésité à tuer l'animal afin d'empêcher Aerin de fuir. Elle avait donc dû abandonner sa jument, afin de sauver sa propre vie.

Le hennissement de l'étalon la tira de sa rêverie, elle sursauta, paniquée à l'idée que le chasseur l'ait entendue. Elle s'attarda sur une des sacoches attachée à la selle, d'où dépassait un parchemin. Elle le tira délicatement et le déroula. C'était un avis de recherche, à son nom. Son père semblait avoir déployé tous les moyens possibles pour la retrouver. Elle fouilla à nouveau dans la sacoche et en sortit un deuxième avis de recherche, cette fois-ci au nom de... son frère !

Le cœur d'Aerin rata un battement. Son frère avait disparu ! Elle ne savait pas quoi penser. S'était-il fait enlever ? Les chasseurs étaient-ils après lui également ? Ou s'était-il simplement enfui lui aussi ? Le cerveau d'Aerin tournait à plein régime. Peut-être qu'elle

devrait aller à la recherche de son frère avant de rentrer chez elle. Elle ne pouvait pas l'abandonner.

Alors qu'elle s'apprêtait à se mettre en selle, une main puissante l'empoigna et la jeta au sol. Une vive douleur la toucha dans l'épaule. Elle n'eut pas le temps de se relever que la masse qui se tenait devant elle la frappa avant le manche de son épée. Aerin perdit connaissance.

Lorsque la jeune fille se réveilla, elle eut l'impression qu'un marteau lui tapait le crâne violemment. Elle essaya de bouger et se ravisa aussitôt. Elle était attachée sur une chaise. Elle fut prise de panique et regarda partout autour d'elle. Elle se trouvait dans une sorte de cave ou, peut-être, dans une grotte. Il faisait sombre et humide, ses vêtements lui collaient à la peau. La pièce n'était éclairée que par une bougie, posée à quelques mètres d'elle. Elle tentait de se concentrer pour trouver un moyen de sortie, en vain. Aucun objet tranchant à l'horizon, la chaise était trop lourde pour la déplacer, atteindre la bougie était impossible et ses liens étaient trop complexes pour qu'elle parvienne à les défaire. Elle était piégée. Une vague de tristesse s'empara d'elle, elle n'allait jamais revoir son père, ni son frère. Elle ne reverrait sans doute plus les jardins du château où elle aimait passer des heures au soleil, à lire. Elle ne rentrerait plus chez elle. Des larmes roulèrent sur ses joues. Elle avait échoué. Elle n'aurait jamais dû s'enfuir. À cause de sa bêtise, elle avait perdu sa jument, mis en danger le royaume, ainsi que sa famille.

Cela faisait quelques heures maintenant qu'Aerin était réveillée, et toujours aucun signe du chasseur. Elle tenta encore une fois de se défaire de ses liens quand un son retentit et lui gela le sang. Ce son, elle le reconnaît entre mille, *les bruits de sabots*, c'était lui.

Les bruits de sabots stoppèrent et furent remplacés par des bruits de pas, de plus en plus forts, signe qu'ils se rapprochaient. Aerin retient son souffle.

La silhouette, qu'elle devina être le chasseur, s'avança doucement vers elle, comme pour ne pas l'effrayer, même si c'était déjà fait. Elle constata qu'il avait ôté sa cape et portait à la place un t-shirt noir à manches longues, avec une veste de la même couleur. Son épée pendait toujours à sa ceinture. Il ne portait plus de capuche. Il avait de longs cheveux gris clair, noués en une longue

natte qui lui tombait sur l'épaule. Ses yeux étaient d'un bleu glacial, presque gris. Aerin frissonna, son simple regard la mit mal à l'aise.

La jeune femme inspira un grand coup et demanda, une voix tremblante :

– Où sommes-nous ? Pourquoi m'avez vous capturée ?

Le chasseur la toisa un instant et leva un sourcil.

– Je n'ai fait que suivre les ordres, répondit-il d'une voix rauque et tranchante.

Des ordres ? Aerin ne comprenait pas. Les chasseurs ne travaillent que pour eux-mêmes. Ils ne suivent aucun ordre.

– Qui vous a donné ces ordres ? Peu importe combien il vous paye, mon père peut vous offrir plus ! Bien plus !, implora Aerin, complètement terrifiée.

Une autre personne fit irruption dans la pièce. Aerin hurla de stupeur.

– Malheureusement pour toi, le roi ne peut rien faire.

Aerin n'en croyait pas ses yeux. Le chasseur travaillait bel et bien pour quelqu'un. Et ce quelqu'un, c'était son frère.

– Thorn..., souffla-t-elle.

– Salut sœurlette.

## Tu émois

Tu es moi. Vous êtes tous comme moi. On se ressemble. Nous ne sommes pas si différents : deux yeux, un nez, une bouche. Mais je viens du pays d'à côté. J'ai passé mon enfance ici mais je reste un étranger. Les personnes en dehors de notre continent, eux, disent qu'on est tous pareils, identiques. Ils se pensent supérieurs à nous, puisque différents. Ce qu'ils croient m'importe peu. Le racisme entre continents ne me touche pas. J'ai déjà beaucoup à supporter ici. Le racisme sur ce continent. Les habitants du pays où je vis détestent les gens qui sont nés là où je suis né. Ils se pensent supérieurs à nous, eux aussi, parce qu'on est différents, parce que l'histoire a banalisé la haine envers mon pays. Parce que mes ancêtres ont essayé de coloniser cet endroit, avec beaucoup de violence. Donc, aujourd'hui, les victimes de ces actes atroces ont des envies de vengeance contre leur assaillant. Or les vrais coupables sont tous morts, c'était il y a plus d'un siècle. Aujourd'hui, dans mon pays, personne ne les déteste. Ils sont bien accueillis parce qu'on a tourné la page.

Je n'ai jamais rien fait de mal, mes parents et mes grands-parents non plus. Alors pourquoi cette haine persiste ? Pourquoi, aux yeux de tous, haïr un peuple est-il devenu normal ? Pourquoi personne ne réagit ?

Je commence à tousser du sang. Un mélange de rouge foncé, de vermillon et d'un rouge cerise accompagné d'un vieux rouge.

Combien de fois vont-ils crier « *Fils de pute !* » ? J'ai compris... Deux ans qu'ils me le répètent sans cesse.

Ma gorge... J'ai mal...

« Je vais te balancer par dessus le toit de l'école ! Un connard comme toi mérite pas de vivre ! »

C'est ce qu'un de mes nombreux détracteurs m'a dit, il y a dix minutes. Il m'a étranglé au dessus du vide pendant que ses compagnons me jetaient divers objets : gommes, stylos, cahiers... Maintenant je suis allongé, la bouche colorée de rouge vif, seul, dans la cour de récréation. Et personne ne vient m'aider. Pourquoi aider quelqu'un de différent ? Ils sont tous au courant de ma situation, de ce que je subis depuis deux ans ici, mais je suis, et je resterai, un être horrible. Si horrible qu'il mérite d'être traité de la pire manière possible.

En tournant la tête, je vois quelqu'un arriver vers moi. Qu'il me laisse en vie, je dois vivre... Pour ma mère.

– À mon tour de m'amuser avec toi !

– Pourquoi ?

– Pourquoi ?! T'es con ou quoi ?! A cause de ton pays de merde ! Meurtres, viols, esclavage !

– Mais je n'étais même pas né quand ça s'est produit... Et vous n'êtes pas propres non plus... Vous aussi avez fait des tentatives de colonisations. Vous aussi avez réduit des peuples en esclavage... Et tué des tas d'innocents. Aucun pays n'a une histoire très propre. Et pourtant, toi comme moi, on n'a rien fait. Alors pourquoi se détester ?

– Tu parles trop. J'en ai rien à foutre de tes histoires ! Vous avez détruit notre pays afin de le conquérir, vous avez échoué et vous êtes partis. On a dû tout reconstruire, tout seuls, et vous avez ignoré tous nos appels à l'aide. Vous n'avez jamais rien fait pour nous aider ou pour nous dédommager, même aujourd'hui. Vous êtes tous des abrutis, vous ne méritez même pas de vivre !

– Je n'ai jamais participé à tout ça. Et vous n'avez pas fait grand-chose pour les pays que vous avez détruits. Je n'ai jamais rien fait de tout ça. Vous avez déjà eu votre vengeance, cette bombe que vous avez envoyé sur la capitale, tous ces innocents tués... Il est temps de passer à autre chose...

– Ouais, mais vous c'est pire.

– Il y aura toujours pire...

– Écoute-moi bien. Ici, personne ne vous aime. Nos parents, nos arrières grand-parents... Aucune génération n'est passée sans que cette haine en nous, contre vous, ne se transmette et grandisse. Vous nous avez exterminés et nous vous détestons. Retourne chez toi si la vie ici est trop dure ! Personne ne t'en empêche. Tu n'as pas à chercher le pourquoi du comment, c'est comme ça et c'est tout. Peu importe tous les actes de gentillesse que tu pourras faire. Peu importe comment t'essaieras de t'intégrer... On sera toujours contre ! Tu es né ainsi : tu es né connard. Et tu le resteras pour toujours à nos yeux ! Ramène ta tête... Un œil au beurre noir, ça te dit ?

Oh bordel ! Ça faisait longtemps... Aucune transition. Il a réussi à me sonner d'un seul coup de poing. La cloche sonne, je vais rentrer chez moi. Je suis couvert de sang, cela ne sert à rien d'aller en cours dans cet état.

Leur raisonnement est stupide. On déteste mon peuple depuis toujours donc on continue, même si la raison n'est plus d'actualité. C'est dommage de penser comme ça. Interdire des droits à des êtres humains à cause d'une nationalité. C'est stupide. Je crois... Ou... Et s'ils avaient raison depuis le début ? Est-ce que, en réalité, c'est moi le problème ? Je doute parfois. Ils sont si convaincants.

Une fois rentré à la maison, je salue ma mère. Elle est atteinte d'Alzheimer, à un si jeune âge... Je n'ai plus de famille. Mon père et mes grands-parents sont décédés et le reste de la famille n'a jamais fait attention à nous. Ils ne m'ont jamais répondu, toutes ces fois où je leur ai demandé de l'aide. Ma mère m'a donc gardé seule mais son état s'aggrave de jour en jour. C'est vraiment insupportable pour elle.

De plus, on n'a pas de vraie rentrée d'argent. J'ai fait mon maximum pour offrir à ma mère les soins dont elle a besoin mais ses médicaments se multiplient et l'aide de l'État ne suffira plus. Je suis un étudiant de vingt-et-un ans mais je vais devoir quitter l'université dans les prochains jours. L'école reste très chère... Je ne peux pas être chômeur, j'ai déjà eu beaucoup de mal à trouver un travail. Devenir chômeur me ferait gagner plus que mon salaire actuel mais, au bout des deux mois payés autorisés, notre fin sera assurée. Le seul travail que j'ai trouvé ou, plutôt, qui a bien voulu m'accepter, paye très, très mal. Et j'ai très souvent des empêchements : soit je suis trop blessé pour travailler, soit je dois m'occuper de ma mère. Donc, ce job aussi, je n'en ai plus pour très longtemps. Actuellement, on a un total de 1236 euros. Les factures arriveront demain, on tombera donc à 1066 euros, environ. Sans oublier les médicaments à acheter non remboursés, pour moi et maman. Ainsi que nos consultations chez le médecin qui ne sont pas données... On a donc 42 euros pour nous nourrir ce mois-ci. Dommage que mon salaire soit vraiment minable...

Je vais nourrir ma mère, la coucher et partir travailler. Je me regarde dans la glace et... Mon œil est si noir ! Il n'a pas raté son coup ! Quant à mon cou, justement, il est d'un rouge carmin... Cela faisait un moment qu'ils ne m'avaient pas coloré la peau ainsi... En rentrant, je me soignerai un peu même si je n'ai plus grand-chose pour.

Au travail, personne ne me parle. Je fais juste ce que j'ai à faire et je repars. De retour à la maison, je fonds en larmes en pensant à la journée de demain. Je souffre déjà de mes blessures

sans les toucher alors, quand ils me frapperont, la douleur sera insupportable... Je prends mes somnifères et je m'endors, le corps lourd de stress. Ce point au milieu de la poitrine, une douleur interne si troublante, cette alarme qui hurle que quelque chose ne va pas. Cette douleur intense.

Il est sept heures du matin. J'ai été réveillé par les cris de ma mère. Elle fait de plus en plus de crises inexplicables. Je la calme et au bout d'une bonne heure, je décide de la faire sortir un peu. Je l'habille et je m'habille puis c'est parti. Je l'amène près d'une aire de jeux, c'est ici que mes parents m'emmenaient jouer. On a passé tellement de temps ici, tous les trois. J'avoue être très nostalgique de cette époque où tout allait bien, où j'étais encore un élève de primaire. On m'insultait mais sans me frapper. Les élèves ont vraiment commencé à être violents au collège. J'ai donc fait ma scolarité, jusqu'à l'université, à la maison. Oui, on avait de l'argent à l'époque.

On est là, tous les deux, assis sur un banc, regardant la nature. C'est si reposant. Après environ trois heures à discuter tous les deux, on décide de manger des petits gâteaux en tant que repas puis de rentrer et... Je vois que j'ai reçu ma paye du mois. Seulement 52 euros ?! C'est compréhensible... J'ai souvent été absent pour cause de blessure et j'ai dû m'occuper de ma mère qui a du mal à rester seule dans une maison. J'ai essayé de la mettre dans des endroits plus adaptés pour elle... mais c'était beaucoup trop coûteux. Combiné à ce qu'on avait déjà... On a un total de 94 euros pour un mois, c'est pas énorme...

Je vais dans ma chambre et écoute un peu de musique, ça me changera les idées. J'aime beaucoup écouter de simples instrumentales, je laisse mon imagination créer les paroles... Cette musique-là... je veux essayer d'écrire dessus ! Elle est inquiétante, douce, elle commence par un joli synthétiseur qui répétera sa mélodie pendant trois minutes et quarante-huit secondes, en alternant solos et moments avec d'autres instruments. Le rythme est mis en place après le premier solo et...

*J'ai songé à ma vie ,  
est-ce mieux si je meurs ?  
Avant de m'endormir pour toujours,  
trouverais-je un sens à ce néant ?*

Pas mal. Ça manque de rimes mais ça colle bien.

J'ai souvent eu des pensées suicidaires. Le néant symbolise ce monde dénué de sens, comme un vide profond, un endroit où la



logique n'est pas. Je vais essayer d'écrire un peu plus :

*Pourquoi on vit ? Quelles sont les propositions ?  
Car 42 ? Hey, dit pas n'importe quoi.  
Une vie qui s'écoule comme de l'eau,  
et en un clin d'oeil, je suis déjà mort.  
Je déteste ça, je ne veux pas mourir avec des regrets  
Je hais celui qui contrôle ce qu'il y a dans mes poches,  
je ne veux pas effacer mes rêves pour un salaire  
La vie, cette chienne, nous donne tellement d'options  
Quel route choisir, cela déterminera ta sélection  
vivre ou mourir, échouer ou réussir, vas-y, choisis*

Pourquoi je vis ? La réponse me déçoit beaucoup. Vivre pour ma mère, c'est tout ce que je fais. Je n'ai plus de rêve, rien à accomplir. Quand elle partira, irais-je avec elle ? Le temps passe si vite.

Je ne mourrais pas la conscience tranquille. J'ai dû arrêter l'école et mon métier de rêve s'est envolé. Je n'ai jamais plus eu de bonne note.

Écrire des chansons. J'étais en primaire quand j'ai découvert ma passion pour la musique, moi qui écoutais seulement des orchestres ou du classique. Des adultes faisaient une fête à côté, j'étais intrigué, donc je suis allé voir et... La puissance des paroles de ces chansons m'a juste touché. J'ai donc continué à écouter et, très vite, j'ai commencé à écouter plus de styles de musique venant du monde entier. Certains étaient remplis de vérité, d'autres seulement créés pour danser dessus. Des chansons d'amour, des chansons qui parlent de l'artiste et de pleins d'autres sujets encore... La musique m'a aidé à ignorer les insultes en primaire et a été comme un accompagnateur durant le reste de ma vie. J'ai réussi à me reconnaître dans certaines chansons, notamment celles contre le racisme ou sur le harcèlement. La musique est vraiment ma zone de réconfort. Ce jour où ils faisaient seulement une simple fête a changé ma vie. J'ai donc essayé de faire comme eux, écrire des paroles remplies de vérité qui pourront parler à quelqu'un. Et aider. La musique m'a sauvé la vie.

Aujourd'hui encore, j'écris des morceaux de paroles un peu partout. Je transforme mes émotions en mots, que je dépose ensuite sur des instrumentales. Dommage, je n'ai pas de matériel pour m'enregistrer. Mon téléphone sert à peine à appeler. C'est vraiment hors de prix ce matériel. Beaucoup ont su briller en étant dans de pire situations mais je n'ai plus la force de me battre. Je veux rester en vie pour ma mère, je me concentre sur elle seulement. C'est la moindre des choses.

Le lendemain à l'école, pour mon dernier jour, toujours la même routine :

« Fils de pute ! », « Retourne dans ton pays, connard ! »

...Et tiens !, un coup de poing dans le ventre et...

Ils ne l'avaient jamais fait, ça. J'ai le droit aux ciseaux maintenant. Quel beau cadeau d'adieu.

Mes bras sont couverts de sang. Je suis à la fois choqué et émerveillé. Ils sont incroyables quand même... Personne ici n'a de pitié pour moi. Ils pourraient me tuer que ce serai totalement normal. Je ne suis même pas un bon élève.

J'oubliais ! Intervenir, c'est se mettre des enfants de patrons à dos aussi. Donc, ils ne disent rien, pour se protéger. Et parce qu'ils n'en ont rien à faire de moi. Surtout les élèves de cette école. J'étais obligé de tomber sur des enfants dont les parents contrôlent les emplois de toute la ville...

Je me relève et je leur dis : « Adieu ». Qu'ai-je fait pour mériter une vie aussi misérable ?

Comment survivre ? Je n'ai pas de famille à qui demander de l'aide, pas de voisin qui veut m'aider. J'ai déjà tout essayé. Leurs opinions sont toutes les mêmes sur moi. Et ils pensent pareil de ma mère : elle mérite de mourir, c'est qu'un vieux tas de cendre bon être jeté. Je n'aurais jamais pensé que l'être humain puisse autant détester ses semblables pour une raison aussi stupide. Je n'ai rien fait, moi. Je suis juste né ailleurs. Pourquoi cette information insignifiante est-elle si importante ? Ma nationalité déterminerait mon caractère ? Elle détermine quoi sur moi ? Elle ne dit absolument rien sur moi.

POURQUOI BORDEL DE MERDE ?! ...

Fondre en larmes dans la rue, je me sens si bête. Allez-y, ricanez. Je n'ai plus rien à perdre. Je vous hais tous, comme vous me haïssez. Dire que je vous retrouverai tous en enfer...

Je vais aller acheter un gros gâteau pour ma mère, c'est bientôt son anniversaire. Et me voilà avec 62 euros. J'espère qu'elle va se régaler. J'ouvre la porte :

- Maman ! Joyeux anniversaire ! Je t'ai acheté un gros gâteau comme tu les aimes ! Avec du soda aussi, régale-toi !
- Merci mon grand, c'est formidable, mille mercis. Je t'aime.
- Je t'aime aussi, t'es la meilleure.
- Il est vraiment très bon ce gâteau ! Cela faisait longtemps...

Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien, rien... Ton sourire m'avait manqué.

– Je sourirai tous les jours alors. Ne pleure pas.

– Je vais aller dans ma chambre.

– D'accord, repose toi bien, mais ne sois pas étonné s'il ne reste plus rien !

J'aime ces moments où sa maladie ne la touche pas. Mais je ne pense pas qu'elle ait remarqué que c'était le gâteau préféré de papa. Ils en mangeaient tout le temps ensemble...

Je suis exténué. Je vais écrire un peu... mais sur quoi ? Pas cette instrumentale-là, ni celle-là... Oh, celle-là ! Calme, mélange d'un piano doux et d'une guitare en pleine forme...

*Perdant, pourriture*

*Un lâche qui prétend être dur*

*Un délinquant immature*

*Dans le miroir, je suis juste une enflure*

*Un solitaire, un crétin couvert de coutures*

*Un débile, une ordure*

*Ce miroir cessera-t-il d'afficher mes griffures*

C'est assez bien. Les phrases ne font pas du tout le même nombre de syllabes mais, cette fois, les rimes sont là. On voit bien que je suis perdu : je commence à confondre mon vrai moi avec le moi décrit par les gens. Je doute beaucoup. Et si c'était moi l'erreur, depuis le début ? Et que j'étais trop aveugle pour le voir ? J'ai toujours été le moins récompensé, un perdant. J'essaie d'être fort mais ce n'est qu'un masque. Je ne suis qu'un jeune à mauvaise réputation. J'aime écrire des paroles comme ça parce que cela m'aide à me remettre en question et à faire un bilan sur moi-même. Le nombre de choix, de fois où j'ai pesé le pour et le contre quand je devais prendre une décision... C'est bizarre comme manière de décider mais cela fonctionne ! Concernant demain... La décision est vite prise, pas besoin de choisir. J'ai si peur et, en même temps, si hâte... Je serai enfin libre.

Il est onze heures du matin. Aujourd'hui je n'irais pas à l'école, je veux retourner au parc avec ma mère et parler une nouvelle fois de tout et de rien. On s'habille et on y va. Une nouvelle fois, rien que tous les deux. Je pars acheter de la nourriture dans la boulangerie à côté, un vrai festin. Une fois revenu, elle me dit :

– Tu as tout dépensé ? On fait comment maintenant ?

Et je lui répond :

– Ne t'inquiète pas. Dès demain, on n'aura plus besoin de se soucier de l'argent.

Un silence s'installe, a-t-elle compris ? C'est assez évident d'un côté... On n'a plus vraiment le choix.

La nuit tombe, je décide de partir un peu plus loin, au bord du lac où mes parents se sont demandés en mariage. Où je me suis fait ma première blessure et où j'allais en cachette jouer avec mon père. Ce lieu aussi est assez significatif pour nous. Il est si beau, caché de tous, un petit coin de paradis. L'eau est transparente, les arbres sont majestueux. Devant nous, un immense champs d'amaryllis, cette fleur si belle, d'un rouge écarlate pétant. L'eau produit un son si calme et reposant, le vent secouant les arbres et les oiseaux de nuit. Ensemble, ils forment l'une des plus belles musiques au monde.

On s'assoit au sol et je sors des petits gâteaux, que je partage avec maman bien sûr... La nuit est tombée, les étoiles sont hautes dans le ciel et forment des dessins splendides. La terre contient un nombre incroyable d'éléments et de paysages magnifiques. La nature est si belle. Dommage que ses habitants soient stupides.

Maman s'est approchée de l'eau afin d'y faire tremper ses pieds. En cinq ans, c'est la première fois que je la vois aussi heureuse. Mais, en cinq ans, ce n'est pas la première fois qu'on vient ici. J'ai donc eu une bonne idée. J'avais peur qu'elle soit contre, qu'elle ait peur ou qu'elle soit juste triste. Mais il semble qu'elle ait accepté notre sort. On ne peut plus rien faire. On a été abandonnés. Par l'humanité entière. Papa avait promis qu'on ne resterait pas ici, qu'on partirait et que ces insultes ne dureraient pas longtemps... mais on a été bloqués ici, à cause d'un stupide accident de voiture. Par temps de pluie, papa a perdu le contrôle du véhicule. Une roue s'est détachée et, après plusieurs rotations, la voiture s'est arrêtée, contenant un corps encore chaud... vite refroidi par une pluie qui composait une musique d'une puissance meurtrière.

Je... Je ne vais pas pleurer. Je vais extérioriser mes émotions en parole, je ne veux pas avoir le cœur lourd. Je prends donc mon carnet et mon stylo, comme je l'ai toujours fait. Je vais écrire une dernière fois. Je vais me baser sur la musique que m'offre la nature, c'est parfait. Douce et puissante. Les oiseaux proposent une mélodie mélangeant graves et aigus, l'eau ajoute un léger son de fond, reposant et rassurant, le vent et les arbres jouent ensemble la basse. De loin, le plus bel instrumental jamais créé...

*Mais tu ne le sauras jamais à moins que tu sois à ma place  
Tu ne sauras jamais à quel point mes lacets sont mêlés  
Parce que les gens voient que ce qu'ils veulent voir*

*C'est plus facile de me juger que de me croire  
Ces idées fatiguées que je garde au fond de moi  
Parfois elles m'attrapent et me tourmentent  
Aussi fort qu'elles, je vais briller  
Loin et haut dans le ciel de minuit*

Pas mal pour une dernière fois. Ce sont des phrases simples mais véridiques. Tous ces gens, s'ils avaient pris le temps d'être empathiques envers nous, de nous comprendre, ils n'auraient pas eu le même comportement. Et ces idées fatiguées... je vais les dépasser. Elles vont prendre la forme d'actions et briller. Avec un peu plus de temps, j'aurais pu rendre ce texte plus parfait mais je suis satisfait. Je me sens prêt surtout. Je vais laisser mon carnet avec toutes mes paroles à côté de mon corps. Cette sensation au milieu de ma poitrine... Elle ne me lâchera donc jamais ?

Je commence :

- Maman ?
- Tu es enfin prêt ? Je n'aurais pas la force de le faire seule.
- Tu avais donc compris...
- Tu as toujours été mauvais acteur.
- C'est vrai, c'est vrai...
- Tu vas prendre la vie de celle qui t'a donné la vie. Quelle ironie...
- Pardon... Merci pour tout...
- Merci à toi mon grand. Cet endroit est magnifique, une très belle découverte.
- Découverte ?
- Ne pleure pas, d'ailleurs...
- Oui ?
- J'ai oublié beaucoup de choses, au point que je ne sais plus qui je suis ou quel a été mon passé. Mais tous mes souvenirs où tu apparais sont intacts. Je trouve ça formidable. Je t'aime.
- Oh... Moi aussi, je t'aime.
- Je ne t'oublierai jamais.
- Je t'aime...
- Sache que je t'aime. On ne sera séparés que quelques instants. N'aies pas peur, ce n'est pas la fin de notre livre mais le début d'un meilleur chapitre, où nous serons tous réunis, comme avant. Sèche tes larmes, tout va bien... Ne t'en... fais pas... tout va bien...
- Je t'aime.

J'ai serré sa gorge un peu plus fort. Je veux en finir. Je t'aime. À très bientôt.

Ses yeux se ferment, ses battements de cœur sont de plus en plus espacés. Et son sourire... des plus déchirants. La chaleur de son

corps est mélangée au froid de cette nuit glaciale. Ses muscles ont perdu toute leur force. Et mes mains, chaudes et tremblantes, encore traumatisées de ce qu'elles viennent de faire...

C'est à mon tour. Je commence par me priver d'oxygène. Je prends un ruban que j'avais amené et je serre fort. J'ai mal. Ma tête tourne dans tous les sens, j'y suis presque. Le ciel est si beau... Mes pensées sont floues... Je... Je t'aime, maman. Et je m'évanouis... Adieu.

*– Monsieur ! J'ai trouvé ça près de son corps ! Un passionné de musique incroyable, sauvez-le !*

Je me réveille. Mes yeux s'ouvrent. Quelle est cette lumière aveuglante ? Où suis-je ? Au paradis ? Où sont les anges et leur douce musique ? Non, attendez... Cette musique... Je la connais... Mes oreilles, réveillez-vous ! Cette chanson... stridente, forte et répétitive...

*– Il reprend connaissance ! Vous inquiétez pas, Monsieur ! On va vous sauver !*

Oh putain !, t'es qui toi ?

J'ai pas la force de lui répondre.

Attendez donc. Je suis dans une ambulance... Bordel de merde ! Est-ce que, même mourir, c'était trop demander ?! Pourquoi ? Pourquoi maintenant ? J'ai tué quelqu'un, merde !

Non, s'il vous plaît... Je ne peux pas... Je ne veux pas... Je n'ai pas le droit...

Pourquoi on s'intéresse à moi quand c'est trop tard ?

Pourquoi personne n'a réagi avant ? Pourquoi seulement maintenant ? Au pire moment ?

Papa avait raison. L'humanité réagit toujours quand il est trop tard.

Je ne voulais plus vivre, je voulais juste disparaître...

S'il vous plaît...

Tuez-moi...

# Elle

## I

*Elle* me vint lors d'un rêve.

Il y avait le son d'une flûte à bec—ou peut-être deux—doux, chaleureux et jaune, comme le soleil se couchant sur la forêt automnale. Je dansais avec un homme inconnu. Nous étions seuls, dans une grande salle somptueusement décorée avec la lumière dorée des chandeliers sur le point de s'éteindre.

Ma crinoline caressait ses jambes au son de la sarabande baroque. J'avais la tête qui tournait un peu, comme lors d'une fin de soirée, et lorsque je levai ma tête pour voir ses yeux, il me sourit.

Tout était d'une beauté exquise ; une beauté telle que je ne pouvais la comprendre. L'odeur, le décor, le sourire. Tout était magnifique et *elle* le savait, et elle s'en riait, gaie et joyeuse, bondissant dans les airs. Je ne l'aperçus que du coin de l'œil, mais cela suffit.

Au réveil, elle m'échappa, et je sentis que mes yeux étaient humides.

---

## II

Peu de temps après ce rêve, elle me revint, et d'une manière imprévisible.

Alors que je prenais le métro, le son des portes qui se fermaient—pourtant un bruit du quotidien, banal, sans intérêt—me frappa en plein cœur. Je fus transportée vers la salle dorée et l'odeur des chandelles, et je sus immédiatement qu'elle se cachait quelque part dans cette note.

Le choc fut tel que je dus m'agripper à une barre, faute de tomber.

« Vous allez bien, mademoiselle ? » me demanda une vieille dame que j'avais manquée d'écraser lors de mon vertige soudain.

—Oui, merci, » je répondis, mais je me sentais toujours chancelante.

C'était *elle*. Mais que faisait-elle ici ? Qui était-elle ?

Bientôt, je la voyais partout. C'était juste un bruit, un intervalle, un fragment mélodique qui lui appartenait et elle venait se glisser dans mon oreille ; j'étais frappée par la même nostalgie.

Mais à chaque fois que le son s'arrêtait, c'était comme si elle disparaissait, s'envolait vers le lointain dont elle était venue, et je ne savais ni quand ni où elle me reviendrait.

Le ré de la goutte qui tombait du robinet, l'odeur de la forêt le matin, la neige qui craquelait sous les bottes, le sourire d'un passant charmeur et alors elle chantait dans ma tête à pleine gorge. Mais comme le rêve qu'elle était, elle s'évanouissait dès que j'essayais de m'en rappeler.

---

### III

Elle devint ma compagne constante, toujours présente. Elle était comme une amie réconfortante, avec ses sourires masculins, ses échos baroques et ses rayons mourants mais d'une lueur éternelle.

Chaque jour, elle venait me visiter deux ou trois fois. Lorsque j'essayais de m'endormir, elle me chantait une berceuse, lorsque j'écrivais, elle répandait son doux parfum d'éloquence, lorsque je parlais à quelqu'un, elle apparaissait en éclats dorés.

Je n'en parlai à personne, la gardant jalousement que pour moi, cette suivante obstinée. A plus d'une reprise, on me surprit en train de m'évader vers le soleil avec elle.

– Mais, tu m'écoutes ? me demanda ma mère un dimanche de visite où *elle* m'avait distrait d'un long monologue maternel.

– Pardon ?

– Tu vois bien que tu ne m'écoutes pas ! s'exclama-t-elle. On dirait que tu es dans la lune.

– Mais non, Maman, je t'écoute... Raconte-moi ce que ton amie t'a dit. »

Ma mère me fixa un moment, comme si elle essayait de *la* trouver, elle, au fond de moi. Mais elle était bien cachée, et même si ma mère m'avait



demandé qui elle était, je n'aurais pas su la décrire ; elle était déjà partie, cachottière qu'elle était.

Ma mère reprit le fil de sa pensée et continua de me réciter le même discours que chaque dimanche, et *elle* lui ria au nez.

---

#### IV

Mais, elle devint si insistante, et si prenante que je me lassai d'elle. Et c'est à ce moment là qu'elle devint cruelle. Rien d'elle ne changea, c'était toujours les mêmes odeurs, les mêmes touchés, les mêmes visions mais ils m'étaient maintenant insupportables.

Partout où j'allais, elle était là. Elle m'obsédait et je n'arrivais pas à m'en défaire. Son rire autrefois si plaisant sonnait toujours aussi juste, aussi clair et doré, mais pour moi, c'était comme le son déchirant d'une sirène hurlant la mort.

Elle me hantait et je ne pouvais m'en défaire. A chaque fois qu'elle me venait, je tentais de l'attraper pour la supplier de se taire, de me laisser tranquille, de me laisser me reposer, mais à chaque fois elle glissait de mes doigts.

J'étais folle, ou je le devenais. Je ne savais plus si elle était juste dans ma tête, ou si elle existait vraiment.

Plus d'une fois, je la vis devant moi, matérielle, palpable. Dans le corps d'une femme nue, sublime, telle une Vénus callipyge. A peine cachée par ses longs cheveux d'or, elle venait parfois danser autour de moi, me faire frémir et pleurer.

« Qui es-tu ? Qui es-tu ? Que me veux-tu ? » je lui criais, mais jamais elle ne répondait.

Non. Elle me lançait un de ses sourires, terminait sa sarabande et se fondait dans le décor doré, et je ne pouvais plus la distinguer parmi les lourdes tapisseries de ce château inconnu.

Ces hallucinations me perdaient, et je ne cherchais plus qu'à me débarrasser d'elle, elle et sa voix machiavélique, son chant envoûtant, les deux flûtes à bec qui me tourmentaient sans fin.

---

## V

Et, un jour, pourtant pareil aux autres, elle disparut. violemment, sans prévenir. Hier elle était là, le lendemain elle m'avait quittée.

Je m'en rendis compte dans le métro, comme le premier jour où elle était venue consciemment. Le son des portes qui se fermaient était devenu un de ses repères favoris. Mais lorsque le mi sourd qui devenait une symphonie lorsqu'elle le répétait résonna dans le train, il resta terne.

Immédiatement, j'eus l'impression que quelque chose était parti, et je compris quelques secondes après que c'était elle, *elle était partie*. Et comme au premier jour, le choc fut tel que je heurtai la porte derrière moi, inconsciente des mes propres mouvements.

Malgré la foule du mardi matin, je me sentis impossiblement seule, comme si une partie essentielle de moi était partie, m'avait quittée à tout jamais. Aucune personne dans le métro bondé ne se préoccupa de moi, et la larme qui glissa de mon œil fut bien solitaire.

---

## VI

J'aurais dû vivre cette disparition comme une libération. D'ailleurs, c'en était une, au début. Je me croyais enfin détachée de ses chaînes envoûtantes, et que plus jamais elle ne me tourmenterait.

Oubliant rapidement la tristesse de la séparation brutale, je me sentis prise d'une grande joie, un bonheur fou que je n'arrivais pas à expliquer. C'était comme si on m'avait enlevé un énorme poids des épaules, et je sortis en sautillant de la bouche du métro.

J'avais envie de rire, de crier ! Je ne comprenais pas du tout pourquoi le choc avait été si brutal. Pourquoi cette larme solitaire ? Elle n'avait plus aucun sens pour moi. *Elle était partie !*

« Ça va ? un collègue me demanda lorsque je rentrai dans le bureau.

– Je ne me suis jamais sentie mieux ! Je m'exclamai.

Il me fixa, d'un air perplexe.

– Tu me sembles très pâle, tu es sûre que tu n'as pas de fièvre ? »

J'éclatai de rire. Oui, c'était la fièvre de la libération !

---

## VII

Mais c'est là que je me rendis compte de son vrai pouvoir, de sa vraie menace.

Ce n'était pas une libération, loin de là. Au contraire, c'était une autre forme de tourment, bien plus profonde et blessante qu'auparavant.

Bientôt, le manque résonna en moi comme un glas creux. *Elle*, elle qui faisait partie de moi, qui *était* moi, je ne l'avais plus. Plus de rire délicieux, plus d'odeur de forêt, plus de sourire bienveillant.

Tout me paraissait fade, et cette fièvre, car c'en était bien une, était délirante. Au fond de moi, j'avais su que cette joie que je sentais en moi depuis son départ n'en était pas une. C'était une folie passagère, qui laissait la place à un cauchemar éveillé bien plus grand.

Je me surpris à essayer de la retrouver. Encore et toujours dans le métro, mes oreilles la recherchaient dans le son atroce des portes qui se fermaient. C'était toujours au moment de la déception, de la désillusion face au mi monotone qu'*elle* ne reprenait pas que je me rendais compte de cette écoute involontaire. Et à chaque fois, la douleur était comme un coup de poignard supplémentaire.

C'était bien là son vrai pouvoir, et j'arrivais toujours au bureau en larmes, sans pouvoir expliquer pourquoi.

---

## VIII

Alors, quand le silence complet dans ma tête devint tellement insupportable, je me mis à la chercher. Ce n'était plus juste involontaire, non, c'était une quête, un chemin, une nécessité de la retrouver.

Je chantonnai désespérément toutes les notes, les intervalles, les mélodies que je connaissais, dans l'espoir de la retrouver. Je me plongeai dans des études de musique poussées, écoutant tous les morceaux que je pouvais.

Elle *existait*, je le savais, je *devais* la retrouver. Je l'avais bien entendue quelque part auparavant, elle était dans ma mémoire. Quelqu'un avait dû

la trouver, avant moi, et la coucher sur le papier pour qu'elle soit reprise et reprise.

Enregistrement après enregistrement, concert après concert : c'était fabuleux. J'entendis des choses absolument merveilleuses : des symphonies, des sonates, des concertos, tant de beauté en musique dont je n'aurais jamais simplement *imaginé* l'existence. Mais c'était atroce, insoutenable, ce faible espoir de l'entendre à nouveau, et à chaque fois cette déception si profonde.

« Mais pourquoi cette passion pour la musique ? me demanda mon père un dimanche, tu n'as jamais aimé ça...

– Oh, je ne sais pas, ça me plaît, je répondis de manière évasive, gesticulant des mains comme pour montrer que c'était flou même pour moi.

– On t'avait même payé des cours de piano, quand tu avais sept ans, tu sais, il continua en rigolant, mais tu es rentrée si en colère du premier cours que tu n'y es jamais retournée.

- Oh oui, intervint ma mère, comme c'était drôle. Et tu te rappelles quand elle a appris qu'ils allaient faire de la flûte à bec pendant quatre mois, en sixième ? »

Tous deux s'esclaffèrent, et je me forçai de les rejoindre dans leur rire. Mais en réalité, j'étais bien loin d'eux. Bien, bien loin... quelque part où les flûtes à bec m'invitaient, où je pensais pouvoir la trouver.

---

## IX

Après des mois et des mois de recherche, la mélancolie s'empara de mon ardeur précédente. *Elle* n'existait pas, je ne l'avais que rêvée, et je ne la retrouverais jamais.

Pendant des semaines, je me languis, noyant cette tristesse dans des cacophonies immondes. Je marchais le long des embouteillages parisiens, à côté d'échafaudages et de construction, au bord des aéroports. Je ne pouvais plus entendre de musique ; cela me dégouttait.

Parfois, je me demandais même si je ne préférerais pas simplement être sourde, hermétique à la mélodie du monde. Mais la peur du silence, silence où seule son absence pouvait résonner me terrifiait. C'est

pourquoi, le bruit et l'abandon total de la musique me sembla une solution adéquate.

« J'ai entendu ce morceau absolument magnifique l'autre jour à la radio, ma chérie, mon père me dit, ça t'aurait beaucoup plu. A quoi ressemblait-il déjà ? »

Il chercha quelques moments, chantonnant à mi-voix.

– Haendel... je murmurai, reconnaissant immédiatement la mélodie.

– Ah oui ! C'est ça ! Comment s'appelle le morceau ?

– Papa, je t'en supplie, ne me parle plus de musique, lui demandai-je, presque implorante.

– Mais, je ne comprends pas, pourtant tu adores ça !

– Non, je déteste ça. »

Il me regarda comme si j'étais folle. Et il n'avait pas tort, je l'étais probablement. Il parut vouloir insister, mais ma mine déconfite le découragea et il changea de sujet. C'était bien mieux comme ça.

---

## XI

Un jour, au plus profond de ma mélancolie, enfin, je compris.

Les fenêtres de mon appartement parisien étaient grandes ouvertes, pour mieux pouvoir entendre les klaxons et le marteau-piqueur dans la rue. Son absence me creusait de plus en plus, et je n'avais plus la motivation de faire quoi que ce soit.

La nostalgie de cette musique, de cette mélodie si belle s'empara de moi, même si j'essayais de la bloquer, et mes mains prirent d'elles-mêmes un papier et un stylo. Comme dans une transe, je dessinaï des lignes de musique, une clé de sol, quatre dièses à la clé, du douze-huit.

Une note, juste une, qui était à *elle* me revint : tout simplement le *mi*, le mi du métro. Je le notai sur le papier, malgré moi. Ma main commença à bouger à mon insu, et la prochaine note apparut : c'était un la. Je ne comprenais pas d'où ces deux notes étaient venues. Cela faisait des mois

et des mois que j'avais arrêté ma quête pour *la* trouver, et pourtant, les deux notes étaient bien là, devant moi, sur le papier.

Petit à petit, les notes se couchaient sur ma partition de fortune, se dessinaient sous la bille certaine de mon stylo. Des rythmes, des cadences, des couleurs absolument magnifiques commençaient à apparaître, un à un. Bientôt, ce fut un flot, un jaillissement de notes, comme un barrage qu'on venait d'ouvrir et qui se déversait sur le papier devant moi.

Je comprenais à peine d'où venait ces notes qui ne cessaient de couler de mon cœur vers le stylo. Et c'est là que je la vis apparaître. Elle était d'abord toute pâle, juste une couleur : celle de la lueur des chandeliers, jaune. Mais bientôt ses formes se dessinèrent, son sourire masculin, ses rayons de soleils couchants. Enfin, elle était là, aussi présente que dans ces jours où elle résonnait sans cesse dans ma tête, ma belle Vénus.

Une joie incompréhensible me remplit. Elle était là ! Avec moi ! Je l'avais retrouvée !

Ma main, loin de s'arrêter, continuait d'écrire, d'écrire, d'écrire, de nager dans un flot de mots d'encre bleu. Et enfin je compris.

« Alors, je t'ai manqué ? » elle me demanda. Elle ne m'avait jamais parlé avant, mais sa voix était exactement comme je l'imaginais. Douce, jaune.

Je n'arrivai pas à répondre tant j'étais émue. Je ne pus que hocher la tête. Oh, ce qu'elle m'avait manqué !

Elle sourit. « Je crois que tu as compris, maintenant. Allez. »

Ce fut ses derniers mots, et elle s'effaça dans le décor. Je ne la voyais plus, mais je n'avais pas besoin de ça. Elle était là, elle serait toujours avec moi, sur la partition que je venais de composer.

---

## XII

Depuis ce jour, lorsque une nouvelle *elle* apparaissait, je l'écoutais, je l'a chantais, je la comprenais, et enfin, je l'écrivais. Et il y en eu beaucoup, de *elles*.

Mais je me souvenais toujours de *elle*, la première, qui m'avait fait comprendre exactement ce qu'elle était : une mélodie, une étrange petite musique, juste une lueur d'inspiration, qui avait changé ma vie.

## Le jour où je suis devenu poète

Cette étrange petite musique qui a changé ma vie fut un morceau de musique classique, joué alors que j'errais dans une bibliothèque, un après-midi d'automne 1955. J'affectionnais particulièrement cet endroit : l'odeur de ses livres et de sa poussière qui chatouillait les narines, son parquet qui raisonnait sous mes pas, ses longues et hautes étagères en bois, son plafond et ses murs gigantesques en pierre sculptée, son éclairage légèrement feutré. J'aimais la comparer à une sorte de cathédrale du savoir. Ce jour de novembre 1955, comme après chaque journée de cours, je me promenais dans les rayonnages, mon sac sur l'épaule, ma longue veste noire à la main et mon exemplaire tout corné des *Fleurs du mal* sous le bras. J'effleurais du bout des doigts les tranches plus ou moins anciennes des ouvrages, passant des livres d'histoire aux romans, des pièces de théâtre aux recueils de poèmes, des revues scientifiques aux biographies. Après avoir effectué mon pèlerinage entre les étagères, j'allais toujours m'asseoir à une table de bois isolée, située à côté d'une haute fenêtre par laquelle j'aimais regarder, me perdant dans le flot continu de mes pensées.

Le ciel au dehors était gris et brumeux, le tapis d'herbe qui se déroulait sous mes yeux était terne. La nature s'évanouissait, gorgée d'eau et tourmentée par un vent froid. Je soupirai de lassitude, toute cette monotonie, cette absence de couleur m'accablait. L'automne me procurait toujours ce sentiment de mélancolie écrasant dont je ne pouvais me défaire. Je ne parvenais pas à savoir si j'adorais ou haïssais la triste beauté que la nature conservait même dans sa mort. Je m'assis, remettant mon manteau sur mes épaules pour me protéger du froid qui régnait à proximité de cette fenêtre, croisant mes doigts devenus violets à cause du courant d'air. Un peu plus loin, la bibliothécaire se tenait en équilibre précaire sur un petit

escabeau, replaçant sur leurs étagères des ouvrages qui avaient été empruntés. Lorsqu'elle descendit finalement de son perchoir, elle s'absenta derrière son comptoir quelques instants avant de retourner à sa tâche. Alors que je la quittai finalement des yeux pour continuer ma contemplation silencieuse du paysage morose, une mélodie s'éleva doucement, chassant petit à petit le silence qui régnait jusqu'à maintenant. Les notes ondulaient jusqu'à moi, m'envoûtaient, et au bout de quelques minutes, un étrange sentiment commença à s'emparer de mon esprit.

J'éprouvais un certain malaise, comme si mon âme avait la nausée et que le seul moyen de la calmer était de céder à ce besoin urgent de m'évader dans un autre monde, de vivre une autre vie, de créer un univers rien qu'à moi à travers la poésie. On aurait dit que les poèmes étaient mon seul médicament. Je tournai le regard vers cet exemplaire des *Fleurs du mal* qui ne me quittait jamais, froissé et plié à force d'en avoir trop tourné les pages. Il me narguait, allongé sans pudeur sur la table de bois vernis. Je sentais un désespoir inexplicable envahir chaque cellule de mon corps à la simple pensée que je n'étais pas capable de donner vie à ne serait-ce qu'un seul poème. Mais plus la musique s'intensifiait, plus l'envie d'écrire me démangeait et me faisait pianoter nerveusement des doigts. Mes pensées s'entrelaçaient pour ne former qu'un amas de confusion.

Je finis par saisir mon sac en cuir, en sortis un stylo et un tas de feuilles, espérant en trouver une qui n'avait pas encore été utilisée. Je les fis défiler une par une, souriant en coin à la vue de tous ces poèmes que j'avais recopié quand je m'ennuyais durant mes longues heures de cours. J'avais vidé l'encre de mes stylos en écrivant des mots qui n'étaient pas les miens, mais ceux de Rimbaud, Baudelaire, Shakespeare, Whitman, Poe... Au bout de quelques instants de recherche, je trouvai finalement une feuille qui était



vierge de toute inscription, hormis un petit « Carpe Diem », griffonné dans le coin supérieur gauche. Je la posai devant moi, sa pâleur presque effrayante me faisant face. Lentement, j'attrapai mon stylo, et posai ma main légèrement tremblante sur le papier. J'avais depuis toujours considéré les poètes comme des personnes qui avaient la poésie dans le sang, à mes yeux c'est tout juste s'ils n'étaient pas nés une plume à la main. Je ne me sentais pas à la hauteur de ce que j'envisageais de commencer, et pourtant les secondes qui continuaient de défiler inlassablement me faisant tapoter le bout du capuchon sur la feuille que je n'arrivais plus à quitter du regard. Je repoussai mes lunettes sur l'arête de mon nez, écartant une mèche de cheveux qui était retombée sur mon front. « Carpe Diem ». « Profite du jour présent ». Je posai la pointe du stylo contre le papier, laissant l'encre former une tâche qui s'étendait. « Carpe Diem ». Les notes raisonnaient dans ma tête. Après tout, je n'avais rien à y perdre, non ?

D'abord hésitant, je formai quelques lettres qui s'étendirent en mots, puis en vers. Je lâchais enfin prise, suivant le courant de mon esprit. Le crissement du stylo sur le papier se mêlait au tempo de la musique. J'avais la sensation d'être pris dans une spirale sans fin, ma vision était brouillée, comme si j'étais entouré d'une épaisse brume. Tout mon corps était aveugle, seule mon âme avait encore le pouvoir de voir clair. Les poèmes qui s'enchaînaient, les vers qui s'enlaçaient et s'entrechoquaient et la musique entêtante me transportaient, me donnant l'impression de quitter enfin cette réalité dans laquelle je n'étais qu'un anonyme égaré.

J'étais comme aspiré au cœur de mes propres écrits. Je partais en voyage dans les recoins inexplorés de mon esprit tandis que le décor de la bibliothèque avait disparu autour de moi, ne formant plus qu'une alternance de tâches de ténèbres et de lumière. J'étais exilé

sur une comète, je bondissais d'étoile en étoile, je courais autour du Soleil et dansais sur les anneaux de Saturne. Je me laissais flotter au rythme des mots, heureux. Dans cet instant de pure euphorie, je me suis senti plus vivant que je ne l'avais jamais été. La poésie était en train de brûler ce que j'étais, d'effacer tout ce que je pensais savoir, et me faisait renaître de mes cendres. Je souhaitais que ce sentiment ne s'arrête jamais, je ne voulais être nulle part ailleurs que dans cet océan d'encre noire qui m'avait construit tout un univers.

Soudain, je sentis une main se poser sur mon épaule et j'entendis une voix lointaine qui semblait se rapprocher, comme si je parvenais à la sortie d'un long tunnel. On appelait mon nom et on me secouait le bras. J'entrouvris doucement les yeux et vis une trentaine de visages tournés vers moi. Je portai mon regard encore à moitié endormi sur le tableau qui me faisait face. Nous n'étions pas en novembre 1955 mais en avril 2019, il était 17h04 et je m'étais seulement assoupi durant mon dernier cours de la journée, devant les pages de mon cahier que je noircissais toujours de poèmes. Je clignai des paupières pour chasser les dernières traces de sommeil, bouleversé par ce rêve qui venait à peine de s'achever, me laissant troublé par un sentiment jusqu'alors inconnu. Et si j'étais dans l'incompréhension vis-à-vis de ce qui venait tout juste de se passer, j'avais néanmoins appris une chose ce jour-là. J'avais appris ce pourquoi je vivais, j'avais enfin trouvé ce qui allait donner un sens à mon existence. J'avais trouvé ma *voix*, je n'avais plus qu'à la faire entendre. En cette tiède fin de journée d'avril, j'étais devenu poète.

## Dîner de famille

Il fixait le plafond morne, et inspira lentement la fumée de sa cigarette, avant de la recracher. La lueur de la lune traversait les rideaux pour s'échouer au pied de son lit, et les murs tremblaient sous les vibrations usuelles de la musique provenant de la chambre d'à côté. Le motel était minuscule et les murs étaient faits de papier. Malheureusement pour Allan, son voisin de chambre avait la mauvaise habitude, toutes les nuits à partir de trois heures du matin, d'écouter du métal en prenant bien soin de mettre le volume au maximum !

Si il continue, je ne me gênerais pas pour appeler la police, pensa-t-il. Son voisin n'était là que depuis une semaine, mais c'était déjà trop ! Que pouvait-il bien faire dans sa chambre, au point de faire en sorte que personne ne l'entende, et cela toutes les nuits ?! L'idée que ce soit à cause de filles lui vint à l'esprit, et il grimaça. Mieux valait ne pas y penser.

Il soupira et se redressa sur son lit. De toute manière, impossible de dormir avec ce bruit. Il éteignit sa cigarette dans le cendrier sur la table de nuit, et saisit son téléphone portable. Plusieurs rappels défilaient sur l'écran, mais un seul attira son attention : « dîner de famille ». Mince, j'avais totalement oublié, pensa t-il. Il se souvint que sa sœur et ses parents avaient prévu un dîner pour une occasion spéciale, mais impossible de se souvenir pourquoi ! Il se mordit la lèvre, son père allait encore lui faire des reproches !

Depuis qu'il était petit, Allan n'avait jamais perçu la moindre affection venant de son père. Ils vivaient sous le même toit, étaient du même sang et pourtant, son paternel n'avait jamais daigné lui dire quoi que ce soit de gentil. Un jour, à la suite d'une dispute qui avait un peu dérapé, Allan avait fui de la maison en emportant seulement un sac de voyage qu'il avait préparé depuis quelques années déjà.

Depuis, il vagabondait à la périphérie de la ville -au plus grand malheur de sa mère- et son père, bien que sa colère se soit estompée au fil du temps, ne consentait pas à l'appeler ou ne serait-ce qu'à lui envoyer un message.

Ses yeux se posèrent sur la liasse d'argent négligemment posée à côté de la lampe de chevet. Il ne lui restait plus beaucoup d'économies, il allait devoir trouver du travail rapidement si il ne voulait pas se retrouver à dormir dehors. Les paquets de cigarettes lui coûtaient un bras !

Soudainement, on cogna contre le mur tellement fort qu'Allan sursauta. Même la musique n'avait pas réussi à atténuer le son. Il jura et se reconcentra sur son téléphone portable. Saleté de voisin !

Le lendemain, Allan se réveilla avec un gros mal de tête. Il ne s'était pourtant limité qu'à une bière hier soir, mais visiblement la fatigue qu'il avait accumulé ces derniers jours lui était retombée dessus d'une seule traite. Il soupira et se tourna vers son réveil. Dix heures pile. Il entendit la porte du voisin claquer. Réglé comme une horloge, pensa-t-il.

Tous les jours, le voisin partait de chez lui à dix heures pile, et ne revenait que le soir dans les alentours de vingt deux heures. Allan se leva précipitamment et jeta un œil à travers la petite fenêtre du motel. La vitre était poussiéreuse et grasse, et il évita précautionneusement de s'approcher du coin où reposait le cadavre d'une mouche enroulée dans une toile d'araignée.

Son voisin descendait les marches du motel silencieusement. Il tenait deux gros sac de sport qui avaient l'air assez lourd. Allan pensa qu'il devait être très fort. Peut être faisait-il de la musculation toute la journée ? Était-il entraîneur ? Cela pourrait expliquer ses absences journalières.

En le détaillant scrupuleusement, de sa tignasse brune à sa peau halée, Allan remarqua les quelques tatouages qu'il avait sur les bras. Il ne put les distinguer clairement, mais il devina sur sa main une rose rouge sang.

Concentré sur sa tâche, il sursauta quand la sonnerie de son téléphone retentit.

- Bon sang ! Jura-t-il, la main sur le cœur.

Il décrocha sans même regarder qui l'avait appelé. Prudemment, il jeta un œil dans la direction de son voisin. Celui-ci avait le regard tourné vers Allan, mais ne semblait pas vraiment le voir. Avait-il entendu la sonnerie de son téléphone ? Il déploya doucement le lambeau qui servait de rideau, et se tourna dos à la fenêtre en soupirant.

- Allan ?! Bêla sa sœur à travers le combiné.

C'était donc elle qui l'avait appelé... Il leva les yeux au ciel et lui répondit.

- Ah, tu réponds enfin ! Que faisais-tu ? Moi et maman cherchons à te joindre depuis des semaines !

- J'ai été très occupé ces derniers temps, mentit-il.

Elle parut assez contrariée, mais passa rapidement à autre chose. Elle entreprit de lui parler de sa semaine et comme à son habitude, Allan s'alluma une cigarette, ne l'écoutant que distraitement. Anna, sa sœur, pouvait parler d'elle pendant des heures entières. Il avait pris l'habitude de la laisser monologuer, attendant juste le moment où elle allait raccrocher. Elle le laisserait tranquille après ça.

Il entreprit de sortir pour s'acheter une boisson au distributeur du motel, en s'assurant préalablement que son voisin était bien parti. Sa sœur était toujours au téléphone, et parlait, semblait-il, de fiançailles et de bague en diamant. Elle devait sûrement cracher son venin derrière le dos de Moira, son amie d'enfance qui avait l'habitude de se marier tous les trois ans environ, toujours avec un cinquantenaire fortuné ou un futur héritier.

Quand il mit un pied dehors, l'air chaud de la Californie lui fouetta le visage. Il marcha jusqu'au distributeur, passant devant la chambre voisine. D'un air absent, il prit une cannette de soda, et fit demi-tour. Cependant, sans qu'il ne put l'expliquer, ses pieds le menèrent vers la porte peinte en beige, voisine à la sienne.

Il se mordit la lèvre et considéra la petite fenêtre donnant directement sur la chambre. Rien qu'un coup d'œil, pensa-t-il. Peut-être qu'il allait enfin pouvoir comprendre pourquoi son voisin lui cassait les oreilles toute la nuit avec sa musique. Peut-être faisait-il parti d'un groupe de rock, ou un truc du genre, et que ses murs étaient tapissés d'affiches de concerts et de guitares électriques...

Il se pencha, vérifiant en amont que personne ne l'avait remarqué, et jeta un œil à l'intérieur de la chambre.

Il eut tout d'abord du mal à voir à cause de la poussière, mais dès qu'il comprit ce qui se trouvait à l'intérieur, il écarquilla les yeux. Son cœur s'emballa et ses mains se mirent à trembler.

- Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel..., souffla t-il à bout de souffle.

Les meubles et le sol de la chambre étaient recouverts de bâches blanches salies de terre, de fluides qui donnaient la nausée à Allan rien que d'imaginer ce que cela pouvait être, et de taches brunes séchées.

- On dirait du sang, murmura t-il.

Du coin de l'œil, il aperçut une forme se dessiner au niveau de la salle de bain. Il déglutit et une sueur froide coula le long de sa colonne vertébrale.

Sa main s'approcha de la poignée de la porte, qui s'abaissa sans aucune résistance. Elle était ouverte. Bon sang. Elle était ouverte. Il s'éloigna comme si la poignée l'eut brûlé, et considéra les alentours. Personne. Pourquoi diable avait-il laissé la chambre ouverte ?! Le cœur battant, il jeta à nouveau un coup d'œil à travers la fenêtre, mais rien n'avait changé.

Soudain, une curiosité malsaine s'empara de lui, et sans réfléchir, il poussa la porte et pénétra dans la chambre. L'air était glacé et une forte odeur de fer flottait dans l'air. Il observait ce nouvel environnement prudemment, comme si à tout instant, quelque chose pouvait surgir de nulle part pour lui sauter à la gorge.

La chambre était très mal entretenue et presque insalubre. Le motel n'était pas du tout réputé pour sa propreté, mais même la chambre d'Allan n'était pas si infecte. Tous les meubles étaient entassés dans un coin de la pièce, sous une bâche poussiéreuse et poisseuse, et le matelas crasseux était posé à même le sol. Comment pouvait-il vivre ici ? Pensa Allan. C'était tout juste si l'air était respirable.

D'un pas prudent, il se dirigea vers la petite pièce attenante qui devait être, à première vue, la salle de bain. La porte était ouverte. Il pénétra dans la pièce, et se figea aussitôt. L'atmosphère était soudain pesante, et le silence de mort lui nouait la gorge. La salle d'eau était très petite. Elle hébergeait seulement un petit lavabo, des toilettes et une baignoire cachée d'un rideau jaune.

Il se tourna, et sursauta face à son propre reflet dans le miroir fissuré au dessus du lavabo. C'était sûrement ce qu'il avait vu à travers la fenêtre, plus tôt.

Il allait faire demi tour, secrètement déçu de n'avoir rien trouvé d'extraordinaire, ce qui aurait pu justifier le fait qu'il soit entré par effraction chez son voisin, mais s'arrêta dans son mouvement. Une odeur nauséabonde semblait venir de la baignoire. Un frisson dévala sa colonne vertébrale. Cette odeur lui faisait penser au petit chat que sa sœur et lui avaient adopté quand ils étaient petit, et qui était mort à cause d'un cancer. Sa mère avait enterré sa dépouille dans le jardin, et une odeur affreuse avait hanté la propriété pendant des jours. Son père s'était lui-même chargé de déterrer la pauvre bête et de la jeter Dieu sait où.

Il scruta le rideau jaune avec intérêt. Peut-être que je devrais vérifier, pensa t-il, juste au cas où, et après je pourrais m'en aller. Il ne savait pas pourquoi il faisait tout ça. Il aurait simplement du prendre sa boisson et retourner dans sa chambre, ignorant les vices et les secrets que son voisin pouvait cacher. Mais pour une raison qui lui échappait, son corps l'avait naturellement conduit ici.

Il saisit le rideau d'une main tremblante, et le fit lentement glisser sur le côté. Ses yeux s'écarquillèrent et son cri d'effroi resta bloqué dans sa gorge.

Là, dans la baignoire, reposaient deux cadavres blanchâtres, totalement dénudés. Ils étaient l'un sur l'autre, et seules leurs têtes dépassaient de la paroi en fonte. Allan eut un haut-le-cœur. Leurs bras semblaient avoir été sectionnés, et leurs corps étaient tellement abîmés et remplis de contusions qu'il pouvait à peine voir un bout de peau vierge. Il recula, paniqué, et trébucha sur le tapis de douche. Il ne pouvait pas quitter des yeux leur regard laiteux, qui semblaient le fixer avec lamentation.

Il jura et sans se faire prier, fit volte face et courut jusqu'à l'entrée de la chambre. C'est un cauchemar, pensa t-il, ce n'est qu'un stupide cauchemar et je vais me réveiller. Il ouvra la porte en trombe, et prit un grand bol d'air une fois à l'extérieur.

- Bordel... souffla t-il.

Les jours suivant, Allan n'avait pas arrêté de penser à ces yeux exorbités, dénués de vie. Il les voyaient partout, et faisait des cauchemars chaque nuit. Quand son

voisin était revenu, Allan avait du faire preuve d'un self-control hors norme pour ne pas flancher. Il savait désormais d'où venait toute cette agitation nocturne, et il aurait préféré ne jamais le découvrir. Dorénavant, plus rien n'était pareil. Et cette stupide musique qu'il avait appris à ignorer au fil des jours était maintenant omniprésente. Comment sa vie avait-elle pu prendre un tournant si macabre en l'espace de quelques jours seulement ?!

Il n'avait pas appelé la police. Aurait-il dû ? Oui, sans aucun doute, mais l'idée que son voisin le découvre le terrifiait. Et si il me faisait subir le même sort qu'eux ?! Pensa t-il. C'était trop horrible pour qu'il ne puisse même l'envisager. Il allait déménager le plus tôt possible, et une fois hors de danger, il appellerait la police pour leur raconter ce qu'il avait vu.

Il se mordit la lèvre, et noua sa cravate autour de son cou. Aujourd'hui avait lieu le dîner de famille que sa mère avait mis un point d'honneur à qualifier de « super important ». Il soupira et s'alluma une cigarette. Elle et sa sœur l'avaient harcelé toute la semaine pour qu'il s'achète un costume et une cravate, et il avait fini par céder, gaspillant ses dernières économies. Il se regarda une dernière fois dans le miroir, et saisit ses clés avant de sortir de chez lui d'un pas pressé.

Arrivé chez ses parents, il prit à peine le temps de les saluer avant de sauter sur le champagne. Sa sœur n'était pas encore arrivée, et ses parents, enfin sa mère, n'avait pas lésiné sur la décoration. Elle avait sorti la grande argenterie, la vaisselle en porcelaine, et avait préparé un festin. Fêtaient-ils quelque-chose de particulier ? Allan fronça les sourcils. Son père était assis sur le canapé, et lisait le journal d'hier. Il lui lança un regard en coin, mais n'osa pas aller lui parler. Il se dirigea plutôt vers sa mère, son troisième verre de champagne à la main, et l'aida à disposer les couverts sur la table recouverte d'une nappe blanche.

- Les cuillères en haut...

- ...Et les couteaux à droite. Je sais, maman, plaisanta t-il.

Elle lui sourit. Il ne l'avait pas vue sourire depuis des années. Il fallait dire que son père n'était pas facile à vivre.



- Tu as mauvaise mine, dit-elle en s'approchant de lui pour lui caresser doucement la joue. Il s'est passé quelque chose ?

Oui, mon voisin tue des gens et met de la musique pour cacher le bruit que fait la scie quand il découpe leurs membres, pensa t-il. Mais il ne pouvait pas dire ça, alors il se contenta de changer de sujet.

- Au fait, où est Anna ?

- Ils ne devraient pas tarder à arriver, chantonna t-elle.

Il fronça les sourcils.

- Ils ?

La sonnerie retentit et sa mère courut ouvrir la porte pour accueillir les nouveaux arrivant. Ils ? Pensa t-il. Sa sœur était venue avec quelqu'un ? Et soudain, il se souvint. Sa sœur s'était fiancée ce mois-ci, mais personne n'avait rencontré l'heureux élu, même pas sa mère.

Il leva le regard, et son corps se pétrifia. Sa sœur, une bague en diamant au doigt, était accompagnée d'un homme d'environ son âge, aux cheveux bruns et à la peau mate. Celui-ci s'approcha d'Allan, et avec un sourire narquois, lui tendit sa main tatouée d'une rose rouge comme le sang.

## **Le Tourment sans fin**

### **Partie I : Je suis prisonnier**

Le matin arrive, et avec lui ses éclats nouveaux scintillent dans l'horizon bordé de pavillons encore plongés dans le monde de la nuit, la brise glaciale fait frémir les arbres et fait se recroqueviller les plantes.

Le regard fuyant vers les étoiles presque imperceptibles désormais, je songeais à ce qui me semblait loin, soudain le bruit insistant de mon réveil vint à m'éjecter de mes pensées, la journée commence et ce requiem sonne le début d'une longue et insignifiante journée, je me lève, sans aspirations, sans désirs, à répéter inlassablement les mêmes actions indéfiniment.

Habillé et chaussé, je descend les escaliers, une odeur de bacon fumé et d'œuf vint soudain dans mes narines.

Maman me prépare ça car elle pense que j'adore ça, c'est pour me faire plaisir.

Mais la vérité est que je déteste ce plat, comme à peu près tous les plats qu'elle cuisine ou que je mange ailleurs, pourtant je mange. Va savoir pourquoi.

- Chéri ? Tu as réussi à te lever du lit cette fois, je suis fière de toi ! Viens, assieds-toi ; je t'ai préparé ton plat favori !

Pourquoi a-t-elle toujours cette expression bienveillante sur son visage quand j'entre dans la pièce ? Sa gaîté exagérée m'exaspère au plus haut point. Pourquoi est-elle obligée de feindre ce sourire à chaque fois ? Ne suis-je pas digne d'avoir ne serait-ce qu'un brin de sincérité ?

- Oui j'ai enfin réussi ! J'arrive !

Comme chaque matin, je pris place face à ma mère, mon petit frère, Alfred, à côté de moi mange sa bouillie à la carotte, il a la même expression que ma mère, cependant lui n'a pas l'air de feindre quoi que ce soit, ils ont tous l'air heureux et content d'être là à cette table. Même le soleil qui venait juste de se réveiller s'était déjà engouffré dans la pièce, baignant progressivement la pièce dans la lumière.

Continuant mon inspection je remarquai une chaise vide, à ma gauche. C'était là que mon père mangeait, je ne compte plus les jours depuis qu'il est parti, je ne sais pas où il est ni ce qu'il lui est arrivé, je n'arrive pas à me rappeler de quoi que ce soit, tout est flou, comme si un brouillard épais obstruait ma vue. Il me manque.

- Tu vas bien mon chéri ? Tu as l'air triste, demanda ma mère, me regardant, soucieuse.

Elle a dû remarquer que quelque chose n'allait pas.

Toutefois je reste étonné car d'habitude, elle se contente d'ignorer cet état dans lequel j'étais, me parlant de son boulot, et de toutes ces futilités, mais jamais elle ne m'avait demandé ce à quoi je pensais.

Je suppose qu'au fond elle s'en doutait depuis le début mais qu'elle n'osait pas aborder le sujet.

De son élan de préoccupation, aussi insignifiant puisse t-il être, je lui répondis franchement. Sans trop en attendre de sa réponse.

- Où est papa ? Cette question me brûle les lèvres constamment mais je n'arrive jamais à t'en parler. Est-ce-qu'il va bien ?

A cet instant précis, l'expression de ma mère semblait s'être assombrie, son sourire s'était brisé pour laisser apparaître une expression neutre, presque triste. C'est comme si le temps s'était arrêté, je peux enfin admirer le vrai visage de ma mère, scrutant chacun de ses traits qui me furent jusqu'alors inconnus.

- Il est parti, et il ne reviendra plus. Mais malgré cela, sache qu'il t'aimait énormément et qu'il aurait aimé plus que tout être parmi nous aujourd'hui...

Soudain, quelque chose changea en moi, le sentiment d'ébahissement s'est tu. La voir ainsi, aussi pathétique, me dégoûte autant voire même plus que de la voir me mentir. En réalité maintenant, je comprends pourquoi j'agis aussi bien avec elle : elle me fait pitié, et ce depuis le début ; quand mon père est parti de chez nous.

Plongé dans mes pensées, je n'avais pas remarqué que ma mère s'était maintenant installée à mes côtés, m'ayant saisi les deux mains, le visage rempli de larmes. Je ne saisis pas un mot de ce qu'elle tenta de me dire, ses sanglots étouffaient ses paroles et le peu qui m'était audible était indéchiffrable. Cependant je pense comprendre qu'elle souffre.

Cependant cette scène me semblait purement irréaliste, je ne pouvais pas me défaire de son emprise, étant comme hypnotisé par une force surnaturelle qui dépassait toute règles ou principes.

La seule chose que je pouvais espérer est que ma mère achève son long monologue et finisse par me libérer de son emprise.

Mes yeux vides ne la quittaient pas une seule seconde. Calmée et ravalant ses sanglots, elle laissa instaurer un silence de mort dans la pièce qui ne dura que quelques secondes avant de reprendre en soupirant.

Ses derniers mots cependant m'étaient clairement audibles comme si ces derniers avaient rompu mon indifférence, je revins à la vie.

- Ton père est mort.

Comme pour m'achever, ces mots me perforèrent le cœur, ma respiration se fit de plus en plus rapide, ma vue à son tour se troubla, le voile sonore vint se rajouter à mon châtiment. Alors que je commençais à sombrer, un pincement vint cependant me réveiller, j'entrouvris les yeux.

Elle m'avait piqué, d'où est-ce-que ma mère sortait-elle cela ? Usait-elle souvent de ce genre de médicaments sur moi ? Je regardai son visage, il était encore rouge de ses pleurs, en cet instant elle avait l'air perdu. Quelques secondes se sont écoulées, la seringue vint progressivement se déloger de mon bras. J'ai vu tout ce liquide s'écouler en moi sans rien faire...

Les questions se bousculent dans ma tête mais la colère me paralyse.

Je me sens violé et trahi , depuis quand me fait-elle prendre ces choses-là ? Pour quelle raison me les fait-elle prendre sans me le dire ? Elle ne fait que me manipuler depuis le début, jouant de ma pitié en faisant la gentille. Finalement elle me droguait. C'est peut-être la raison pour laquelle je me sens si vide, sans cela je n'aurais sans doute plus à faire semblant de rire, de sourire, et ma vie cessera alors d'être un calvaire sans fin.

Sans que je ne sache trop quoi, quelque chose s'est brisé en moi.

Je n'ai pas eu école de la journée à cause de mon malaise, ce temps de repos m'a permis de réfléchir sur quels biais ma mère pouvait-elle se baser pour m'administrer ces cachets. Et une idée me vint à l'esprit ; mon jus d'orange, chaque matin elle m'incite fortement à le boire en me vantant ses vertus pour la santé, c'est sans doute par ce moyen que sans le savoir, je me tue à petit feu.

Sachant cela, je ne me ferai plus avoir. La liberté est à bout de bras.

## *Partie II : La liberté*

Le matin suivant, je me levai un peu plus tôt que d'habitude pour pouvoir me faufiler discrètement dans la cuisine et ainsi me débarrasser du poison, reprenant ni vu ni connu un verre inoffensif de jus d'orange.

Tout cela est maintenant fini, je l'ai fait, à partir de cet instant précis je ne suis plus un prisonnier, mes chaînes ont cédé.

Ma vie va enfin cesser d'être un enfer perpétuel.

Durant le petit déjeuner, je remarquai que ma mère me fixait du coin de l'œil quand je prenais mon jus d'orange. Autrefois cet acte aurait sans doute sonné anodin mais cette fois-ci mes soupçons se révélaient fondés, elle me drogue bien via ce jus. Peu importe, tout cela n'a plus d'importance, je laissai esquisser un sourire, fier de ma ruse et de ma victoire.

Pourtant, peu après notre petit déjeuner quelque chose vint troubler mon instant de satisfaction et se fit de plus en plus pesant au fil du temps qui passe : ma tête me faisait horriblement souffrir, mes oreilles tremblaient tant la douleur provoquée par les acouphènes était grande, j'avais des hauts le cœur. Et je pensais vraiment que j'allais mourir à ce moment-là .

Non.

Je ne peux pas abandonner aussi rapidement, si peu de temps après m'être libéré. Je ne veux pas mourir, je veux vivre comme tout le monde, qu'est-ce qu'il y a de mal à cela ?

Suis-je si indésiré sur cette Terre pour que la vie cherche par tous les moyens de me faire chuter ?

Plus le temps passe et plus je me sens dépérir, ma vue est floue désormais, je sue et mon mal de tête est tel que je ne peux regarder la lumière en face.

Je devais faire quelque chose.

A tâtons je tentai de me repérer dans ma chambre, rasant les murs et cherchant la porte de sortie, priant pour que ma mère ne croise pas mon chemin et ne remarque pas son fils courbé de douleur presque aveugle et sourd. J'avance, je marche, traînant chaque pied l'un après l'autre comme des poids. J'y suis, j'entre, me repose sur le lavabo et m'asperge d'eau. La douleur peu à peu s'estompa jusqu'à devenir supportable, je puis enfin recouvrer la vue. Tantôt flou tantôt net, j'observai mon reflet dans le miroir, je me reconnaissais à peine, ma peau était pale, suintante de toutes parts et mes pupilles ne cessaient de grossir et de rétrécir. Je devrais être apeuré d'être spectateur de ce qui semblait être l'ombre informe et monstrueuse de moi-même.

Non je suis fasciné. Je ressens des choses : je souffre. Je renais, m'accapare chacun de ces instants de douleur et les savoure ; cela fait si longtemps que je n'ai pas ressenti quelque chose de semblable. Des larmes coulèrent le long de mes joues, rencontrant mon sourire avant de continuer leur course vers mon menton.

Sans doute parce que j'étais trop occupé à m'admirer et à me découvrir, je n'avais pas remarqué que les acouphènes s'étaient tues et qu'à la place, une douce mélodie était jouée, presque inaudible : je devais me concentrer pour l'entendre.

Cette musique m'est familière ; c'était celle que nous préférions mon père et moi quand j'étais enfant. J'aimerais tellement qu'il soit là, avec moi... Toujours devant le miroir, le dos voûté et la tête baissée, je demeurais là, immobile et dans le silence pendant un long moment ; ne voulant risquer de me réveiller si cela était un rêve.

Depuis que j'ai arrêté de prendre mes médicaments, je me sens mieux ; je me sens vivant ; Pour la première fois, je souris car j'en ai envie, je me sens plus léger et à ma place.

Je ne suis pas plus aimé qu'avant et je m'en fichais totalement, je n'ai pas besoin des autres désormais. J'ignore totalement cette femme qui vit chez moi que je surnommais «maman», pour moi elle n'est plus rien, elle a quitté ce monde pour ne plus y revenir.

Qu'elle le veuille ou non, je suis orphelin.

Je passe le plus clair de mon temps seul dans ma chambre, soit en faisant mes devoirs soit en expérimentant mon nouveau passe temps favori : parler avec la mélodie dans ma tête, elle est restée depuis, elle veille sur moi, nous parlons souvent et parfois elle me répond avec la voix de mon père. Ça me soulage en quelque sorte de ne plus me sentir seul. Même si, à cause d'elle, mes nuits sont interminables, la musique se jouant en boucle et en boucle toujours de plus en plus fort : j'ai beau me couvrir les oreilles, lui hurler de s'arrêter et qu'elle va me rendre fou... Elle ne cesse jamais. J'imagine que c'est le prix à payer pour avoir un peu de compagnie.

Mon père est vivant.

J'entends sa voix, il me parle, le monstre m'a menti, il m'a retourné l'esprit avec ses drogues infâmes, me bourrant le crâne de mensonges : mon père ne nous a jamais quitté, il a toujours été là, oui, je le sais maintenant. Il a toujours été dans ma tête, là.... Je ne l'ai jamais oublié... Hein papa ?

Plus le temps passe et plus je me sens libre et heureux de vivre, il m'arrive de rire aux éclats quand mon papa me raconte une de ses fameuses anecdotes dont il a le secret. Je joue beaucoup aux fléchettes ces derniers temps, papa m'a autorisé à chercher son jeu dans ses affaires. Et vu que jouer avec de simples fléchettes ne m'amusait plus, je me suis accordé le droit de changer les règles du jeu ; le jeu des fléchettes deviendra le jeu des couteaux à bouts ronds. Oui, pas très classe comme vous pouvez penser. Sauf que la créature a caché toutes les choses tranchantes il ne reste absolument rien, elle veut me torturer jusqu'au bout, me priver de ma nouvelle vie sans soucis, ou je suis épanoui et heureux . Lassé de ce nouveau jeu, je balançai le jeu des fléchettes sur le mur face à ma porte et claquai violemment celle-ci.

Les nerfs me gagnent rapidement récemment, je ne peux pas me contrôler quand c'est ainsi. Les maux de tête reviennent et je vois des choses bouger. Je suis en

train de vriller... Pourtant je me suis débarrassé du moyen qui m'a changé comme cela, je ne le prends plus depuis des mois...

Mais...

À cet instant tout fait tilt dans ma tête, c'était comme une évidence, je lâchai un rire, amusé de ma bêtise. La réponse était devant moi depuis tout ce temps : je me suis débarrassé du moyen, mais pas de la personne qui m'a infligé ça... Elle doit avoir retrouvé un moyen de me contrôler à nouveau, mais comment... Ou...? Qu'importe, il me suffit de ne plus boire ni manger. Ça passera. Ce soir je ferai ce que j'aurai dû faire depuis longtemps. Je serai enfin libéré définitivement.

Durant toute la journée je ne pensais plus qu'à ça, je gigotais d'excitation à l'idée de me sentir mieux. Toutes sortes d'idées me traversèrent la tête.

Cependant... Au moment de quitter la table, mon verre et mon assiette encore pleine. Je n'étais plus moi même. Je ne pouvais attendre, je saisis l'assiette, la levai en sa direction et : rien, trou noir.

Je suis plongé dans les ténèbres incapable de bouger, j'hurle, personne ne me répond.

C'est comme si j'avais cessé d'exister, comme si tout était parti : cette maudite chanson, ces maudites pulsions et cette maudite voix que je méprise profondément. Elles m'ont fait perdre le nord. J'ai été jusqu'à lever la main sur ma mère. J'espère juste que je ne revienne plus jamais. Je veux m'en aller, arrêter de faire souffrir les gens autour de moi. Mon esprit s'éclaircit et je me rends compte d'à quel point j'ai pu changer. A quel point ma détresse et ma solitude ont pu me mener à devenir l'ombre de moi même.

Je me sens enfin apaisé. Enfin prêt à me libérer une fois pour toutes de ces chaînes qui m'entravent.

Pourtant

Au loin j'entendis un bruit, par delà le brouillard noir, il se rapproche... il est là... Non...

- Il revient à lui.



- On le stabilise !

- Tu vas bien mon garçon ?

*Non... Comment ça pourrait aller... ?*

- Nous avons réussi à te sauver in extremis ! Tu as beaucoup de chance !

*Pourquoi...*

- Regarde qui est là.

*Malgré ma fatigue , je tentai de suivre ce que le médecin me montra du doigt.*

*Je n'y crois pas : ma mère est là, sur cette chaise, le teint pâle, les cernes creusées et les cheveux en pagaille.*

*Maman... Que t'ai-je fait ?*

Alors que je me croyais sorti d'affaire, un son étrangement familier vint se calquer sur la voix du médecin, c'était cette chanson. Elle me hante, le médecin ouvre la bouche mais sa voix ne sort plus, c'est elle qui sort à la place. Tout devient plus sombre, mes acouphènes reviennent. Je suis de retour dans le néant, l'obscurité.

Je suis perdu, je ne peux pas retenir mes sanglots, où suis-je ?

Une ultime question vint se poser dans ma tête.

Suis-je vraiment à l'hôpital ?

Ou...

La folie m'aurait-elle atteint plus que je ne l'aurais cru...?

---

*Ce livre ne traite en effet pas de sujets joyeux mais bien de cas de troubles mentaux . On ne prend pas à la rigolade ce genre de choses , mais il me semblait intéressant de traiter de ce sujet qui est trop caricaturé dans notre société . J'avais besoin d'écrire quelque-chose d'en effet exagéré mais plausible et réaliste et non pas une simple fiction. Il faut se rendre compte de la souffrance qu'éprouvent ces personnes qui parfois confondent l'irréel à la réalité .*

*Si vous avez ne serait-ce que l'envie de parler pour vos problèmes ou pour vider votre sac : parlez en a un adulte , vos parents ou le personnel éducatif*

*Sinon des numéros utiles et gratuits existent si vous avez besoin :*

*Les voici :*

---

**01 40 47 95 95 SOS DEPRESSION**

**3020 SOS Harcèlement**

---

*Il en existe bien sur d'autres pour d'autres cas de figures et pour cela : n'hésitez pas à vous renseigner . Si vous ne vous sentez pas bien ou si vous avez des proches qui ne vont pas bien , ce n'est pas une honte d'en parler , ce n'est pas votre faute et vous pouvez vous en sortir.*

*J'espère tout de même que cette nouvelle vous aura plu malgré une fin assez crue . Veuillez m'excuser si cela vous a choqué .*

*Merci d'avoir lu.*

## Ce chant qui m'a rendu fier de moi

" Tout a débuté par la découverte de mon futur groupe préféré : BTS . Si vous ne les connaissez pas encore, laissez-moi vous les présenter : ce sont sept garçons d'origine coréenne qui savent chanter (ou/et rapper selon leurs facilités), danser, composer, jouer de l'instrument et savent même faire de l'acting. Ils sont actuellement très connus pour leurs talents partout dans le monde. Et mon rêve, c'est de leur ressembler... ou plutôt d'y essayer.

Donc j'ai voulu suivre ma propre formation pour devenir comme eux. Je dansais déjà avant mais pour le chant, c'était une autre histoire. J'ai commencé à faire plus de sport, à améliorer la qualité de mes chorégraphies et de mes langues étrangères, à apprendre à chanter... Mais cela est vraiment dur. Heureusement que je n'avais qu'un cours sur deux au lycée, car sinon j'aurais vite abandonné : gérer les cours et l'entraînement n'est pas chose facile. Certes les BTS avaient aussi les études à poursuivre lorsqu'ils étaient *Trainees* (formation pour être Idole), cependant, des personnes étaient là pour les épauler, les instruire, et c'est bien ça la différence qu'ils ont avec moi : je suis seul. Et contrairement à eux, je n'avais pas encore le niveau pour être *trainee*. Je me suis mis aussi à la gym pour que je sois plus souple, car même si ce n'est pas vraiment requis dans la carrière d'un idole masculin de l'être, je n'avais même pas le minimum.

Le temps passait, et j'avais fait quelques progrès : ma musculature se voyait de plus en plus et j'arrivais enfin à toucher mes pieds sans me baisser. Sauf qu'à un moment, j'ai eu une perte de motivation. Plutôt banal j'ai envie de vous dire, mais pour ce que je faisais, ce relâchement n'était guère bon pour ma formation. S'entraîner tous les jours était indispensable ! Donc souffler n'était pas au programme.

Je lisais une biographie sur ce fameux korean boy band, et on peut dire actuellement que c'est cela qui m'a permis de tenir. Savoir leur vie, ce qu'ils ont traversé et comment ils ont fait pour être plus forts et talentueux, en débutant de rien pour être tout, m'a beaucoup aidé pour mon parcours. Et surtout, c'était très intéressant. Il y avait des explications et des noms de musiques, afin que les personnes n'ayant pas suivi certains albums, puissent les comprendre et aller les voir. Puis c'est là que j'ai découvert cette œuvre : *Don't leave me*.

Ce son venait d'un album alternatif qui reprenait les chansons de l'original mais

étaient chantées et rappées en la langue du soleil levant, excepté lui et *Let go* qui étaient inédits. J'ai voulu l'écouter, car je n'avais jamais entendu parler de cette musique. Puis là, c'est le choc : pendant que j'étais subjugué par la puissance des voix, la chanson devenait de plus en plus émouvante. Je n'ai même pas pu retenir mes larmes quand j'entendis les notes aïgues de mon bias (préféré d'un fan au sein du groupe) Jin. Je trouvai Seokjin vraiment impressionnant, surtout qu'on le voyait rarement sur le devant de la scène.

Et quand on apprend pourquoi il avait été recruté dans Bighit, on peut réellement dire qu'il y a du chemin et beaucoup d'entraînement : il n'avait pas été contacté à la base pour ses qualités en chant ni en rap et ni en danse, mais pour sa beauté. C'était la raison principale de pourquoi il était fort critiqué jadis. Il a passé l'audition en tant qu'acteur, et le voilà maintenant **Idole**. *Don't leave me* et Kim Seokjin m'ont vraiment convaincu de ce que je voulais faire. Je voulais être comme lui, être Jin.

Donc je repris ma formation avec plus de panache et de motivation. Je peux vous dire que j'en ai pleuré. J'ai même acheté un piano pour mon anniversaire ! La fluidité de mes mouvements et la rapidité à apprendre des danses commençaient à se faire sentir, et je trouvais enfin mon type de voix et comment la mettre en valeur. Mon nouveau instrument m'aidait beaucoup au chant. J'articulais aussi mieux et mon rap avait plus de flow qu'avant. J'eus un corps plus taillé que l'an dernier, car oui une année était passé depuis le début de tout ça, et j'arrivais enfin à faire parfaitement un grand écart ! J'ai même eu le temps de poster quelques vidéos sur Youtube et sur Tik Tok.

Certes je n'avais que peu d'abonnés sur la plateforme rouge, mais j'avais une mini-communauté sur l'appli chinoise. Les commentaires négatifs étaient évidemment présents. Sauf que dès que j'étais mal, triste ou fatigué, je réécoutais encore et encore la même musique qui m'avait aidé à surmonter les moments difficiles. Finalement, il y avait de bonnes personnes sur Internet, qui me conseillaient et m'encourageaient à continuer. J'en garde de très bons souvenirs de cette époque, vraiment. "

" Wow, quelle histoire folle ! Vous êtes la preuve en image qu'avec détermination et rêves on peut réussir ! "

" Rêve ? Je ne crois pas nan, car un songe est fait pour être rêvé, et non réalisé... "

" Ba moi j'crois bien qu'on a la citation du jour ! Fin de l'interview ! "

Je pense que vous vous demandez qu'est-ce qui s'est passé hein ? **\*Rire\***

L'enfant venant de vous raconter son histoire a actuellement 21 ans et est leader d'un groupe s'appelant BIY (Believe in yourself). 6 ans a défilé et il s'est passé beaucoup de choses : Lorsqu'il avait 18 ans, une de ses anciennes vidéos qu'il avait tourné deux ans auparavant où il reprenait une chanson nippon touchante venant du pays du matin calme, avait été repérée par un producteur français qui le contacta aussitôt. Ensemble, ils ont sorti *Leave me spread my wings*, qui a réussi à atteindre les 150k de vue en moins de 24h. Dedans, le jeune artiste exprimait le besoin qu'on le laisse choisir ce qu'il veut et ne pas faire, le tout accompagné de pas contemporains, et de mouvements empruntés à la capoeira. Il a décidé de s'appeler 望心 (*Nozomu* : signifiant espoir ou désir en japonais).

Le rookie (débutant dans le monde de la musique, terme coréen) fut vite accompagné par d'autres chanteurs et rappeurs, afin de pouvoir fonder peut-être un groupe. Comme le reste de l'équipe ne savait pas danser, c'est Nozo qui a été en charge de leur apprendre. Donc ne soyons pas étonnés qu'il soit maintenant devenu le danseur principal et le leader au sein de la team : il savait parler et enseigner aux autres avec tellement de facilité et de gaïeté, que le vote a été unanimement positif vers lui.

Aujourd'hui, les 5 garçons brillent en France et même ailleurs, et notre protagoniste a pu enfin réaliser son rêve. Il a dû travailler dur et faire beaucoup de sacrifices pour en arriver là. Nonobstant, il a son bac avec mention bien, tout de même. On dit qu'on l'entend encore chantonner cette fameuse musique japonaise, pendant qu'il se douche ou qu'il dort, et qu'il ne cesse de répéter que c'est grâce à elle qu'il a réussi.

En conclusion : Ne baissez jamais les bras car je vous jure que tout est possible.

## La Berceuse

Cette mélodie m'a hantée durant neuf longues années. Imaginez neuf ans où chaque jour vous entraîne un peu plus dans la folie. Vous comprendrez alors que la fin de mon histoire fut une délivrance.

Je me souviens de la première fois où je l'ai entendue. Je devais avoir huit ans et tandis que je somnais peu à peu dans le sommeil, j'entendis un léger sifflement. Croyant d'abord rêver, je fis comme si de rien n'était. Quelques minutes passèrent dans le silence et soudain, un bref hurlement se fit entendre. Je me suis immédiatement relevée de mon lit, prête à démasquer l'inconnu qui me dérangeait. Mais alors que j'allumais, je me rendis compte que j'étais seule. Je fis quelques pas vers la fenêtre pour regarder la rue faiblement éclairée et vit une silhouette de femme. L'étrangère statique semblait me regarder. Prise d'un profond malaise, je tirai d'un coup sec mes rideaux. Je retournai sous ma couette mais l'émotion m'empêcha de trouver le sommeil. Peu après, je sentis comme un souffle glacé sur ma joue. La peur s'insinua dans mon ventre et je n'osai pas ouvrir les yeux. Tout d'un coup, des murmures incompréhensibles se firent entendre. Je relevai la tête pour apercevoir ce qui en était à l'origine et je l'ai vu. La silhouette qui auparavant était dans la rue se trouvait devant moi. Vêtue d'une longue robe noire, une femme jaillit de l'obscurité. J'étais paniquée de voir cette inconnue dans ma chambre. Pourtant, je ne pouvais pas m'empêcher de la regarder. Ses longs cheveux de jais retombaient en boucles sur ses épaules blanches. Si blanches que bientôt je n'apercevais que sa peau translucide. Cependant ce ne fut pas sa

chair transparente qui me saisit, mais son regard. Ses yeux fixés sur moi semblaient attendre quelque chose et l'angoisse s'empara de moi. Je respirai profondément et lui dis de ma voix fluette « Qui...qui êtes-vous ? ». La femme ne répondit pas... Ses mains gantées se dirigèrent vers sa hanche. Il y avait là un réticule de satin noir. Elle l'ouvrit et en sortit une petite boîte à musique. L'inconnue tourna à quatre reprises la manivelle et j'entendis la dissonante mélodie.

Mais que se passait-il ? La femme fit alors un pas vers moi... Puis un deuxième, et sur les fausses notes de la boîte à musique elle se mit à fredonner la même ritournelle. Un troisième pas et elle chanta plus fort. Continuant d'avancer, sa voix monta encore en intensité. Elle était si proche que les sons qui sortaient de sa bouche me devinrent insupportables. Ma vue se brouilla et je perdis l'équilibre. Je me recroquevillai à ses pieds et lorsque je fus au bord de l'évanouissement, tout s'arrêta. L'inconnue n'avancait plus, elle ne criait plus, la musique s'était tue. Lentement ses mains s'approchèrent de mon visage, l'angoisse me fit suffoquer et une larme roula sur ma joue. Pourtant lorsque ses doigts se posèrent sur ma pommette, je ne ressentis plus aucune peur, comme si cette caresse me soulageait. Elle se pencha et me dit au creux de l'oreille : « Ma berceuse ne te plaît pas ? ». Je ne sus que répondre. Alors la mystérieuse étrangère me prit par la main et me raccompagna jusqu'à mon lit. Elle me borda et remit en marche la boîte à musique. Le son m'envouta et je m'endormis instantanément.

A mon réveil le lendemain matin j'étais bouleversée. J'étais surtout perturbée par l'apaisement que j'avais ressenti à son contact. C'était comme si elle m'avait hypnotisée. Le temps a passé et pendant des années je n'ai plus entendu cette berceuse. Le souvenir de cet évènement me semblait tellement irréel que j'ai même douté

de son existence. Mais la nuit de mes seize ans, elle est revenue. Elle était dans un coin de ma chambre, face à moi. En la voyant, je me suis immédiatement figée. Mon sang se glaça dans mes veines au fur et à mesure que la nuit de mes huit ans me revenait en mémoire. L'inconnue se trouva rapidement à quelques centimètres de moi et comme la première fois, le fredonnement mélodieux au début presque inaudible, devint un insupportable cri. Je me suis écroulée sur mon lit dans l'incapacité de respirer, comme si le son m'écrasait la poitrine. Je perdis tous mes repères, je ne ressentis plus que la froide atmosphère et la douleur. Le cri redoubla d'intensité atteignant des sommets assourdissants, je ne pus plus bouger. Comme si mon corps était retenu captif par le hurlement. Les ampoules éclatèrent en mille morceaux, les miroirs volèrent en éclats et les murs se mirent à trembler. Il me sembla qu'elle criait depuis des heures et que sa voix allait m'achever. D'un coup, le vacarme cessa. La violence du silence me frappa. Jamais il ne m'avait été aussi douloureux de ne rien entendre. Je respirai difficilement mais peu à peu, le calme revint en moi. Encore une fois je ne crus pas possible ce que je venais de vivre. La femme se tenait toujours devant moi, le regard vide. Elle ne bougeait pas alors sans réfléchir, je me suis doucement redressée pour la toucher. Lorsque mes doigts se posèrent sur sa joue, elle disparut. C'est à ce moment-là, le bras toujours suspendu dans les airs et les yeux remplis de larmes, que j'eus l'irrépressible envie de la revoir, de lui demander qui elle était et ce qu'elle me voulait. « Pourquoi me fredonnes-tu cette berceuse ? criai-je à mon tour. Pourquoi me la hurles-tu ? Que veux-tu ? ». Après cela je fus incapable de m'endormir, je restai à l'affut de sa réapparition.

Il y eut plusieurs nuits comme celle-là, et à chaque fois le trouble avait du mal à s'estomper. Désormais, mes tourments nocturnes se manifestèrent aussi la journée. La femme était omniprésente,



fredonnant sa berceuse au creux de mon oreille. Quand elle était là, tout devenait froid et sombre.

J'étais comme hypnotisée à chaque apparition, je ne pouvais pas m'échapper. Je n'étais sereine nulle part, toujours dans l'appréhension qu'elle revienne me hanter. Parfois les murmures et les hurlements se mélangeaient, créant une douloureuse cacophonie. Les paroles de la berceuse n'avaient plus de sens et me firent perdre la tête. Tout me semblait difforme et rien n'avait l'air réel. Durant les nuits où l'inconnue me laissait tranquille, je réfléchissais à la raison de sa présence. Il était probable qu'elle soit le fruit de ma folie mais je ne pouvais me résoudre à croire qu'elle n'existait pas.

Le plus absurde, c'est qu'elle me fascinait autant qu'elle m'effrayait. Ses cheveux si longs et si noirs, ses yeux si vides et pourtant d'un bleu si éclatant, tout cela était d'une effrayante beauté. J'en venais même à apprécier la froideur qu'elle dégageait. Le réticule m'intriguait également. Peut-être y cachait-elle autre chose que cette boîte à musique, une photo, un carnet où j'aurai pu trouver des réponses à mes questions... Je développai une passion étrange pour cette femme et je ne supportai pas d'ignorer son nom. Les mots « La Berceuse » me semblaient convenir pour désigner ma belle persécutrice. Le temps passa et chaque rencontre avec cette femme devenait un doux supplice. Je me renfermais sur moi-même, j'étais la seule à l'entendre, personne ne pouvait comprendre ce qui me torturait chaque nuit et quelques fois le jour. Je ne sortais plus et j'étudiais chez moi. Je ne voulais pas être avec quelqu'un d'autre qu'elle. Au bout d'un an, mes parents inquiets pour ma santé décidèrent de faire appel à un médecin. Celui-ci me prescrivit des médicaments censés me calmer. Il m'en donna d'autres qui m'empêchèrent de penser et d'autres pour me faire dormir. Mais rien n'y fit, La Berceuse était toujours là. Elle était partout où j'allais, elle était dans mes rêves comme dans mes cauchemars.

Je n'étais plus moi-même et n'avais pas toujours conscience de l'endroit où je me trouvais. Je me sentais souvent emprisonnée dans une bulle froide et bruyante avec elle. Je pouvais la regarder pendant des heures, fredonnant et hurlant avec elle. Mais ce qui était au départ une étrange fascination se transforma en une haine passionnelle. Je ne pouvais échapper à cette femme et à sa maudite mélodie. J'étais maintenant obsédée par le souvenir du silence. Mon désir de l'entendre à nouveau me rongait de l'intérieur. J'ai essayé de m'assourdir en me bouchant les oreilles. Dans un accès de folie j'ai même envisagé de me percer les tympans mais au dernier moment, La Berceuse me prit dans ses bras. Elle me chuchota « Je suis dans ta tête, tu ne te débarrasseras jamais de moi, jamais. », elle me déposa un baiser sur le front et s'effaça.

Une colère noire m'envahit. Je ne songeai plus qu'à la détruire. Un soir, comme à son habitude elle apparut dans un coin de ma chambre. Elle me souriait et ses yeux vides me regardaient. Lorsque les fausses notes se firent entendre, je me précipitai vers elle. La Berceuse tomba en arrière et je profitai de cet instant pour couvrir sa bouche et saisir sa gorge. Elle ne semblait pas s'inquiéter et continua son abominable chant. Ma fureur redoubla quand elle se mit à hurler. Je resserrai mes mains autour de son cou blafard mais elle ne réagit pas. Ma haine s'est alors déchaînée. Mon sang bouillonna dans mes veines, je me mis à hurler et sans aucune pitié, je la frappai au visage. Alors que je m'apprêtais à lui assener un coup fatal, elle se mit à rire. Je me suis figée pour la regarder et dans un sourire moqueur elle s'évapora.

Les mois se ressemblaient et ma volonté de tuer La Berceuse ne me quittait pas. Après des jours à chercher un moyen de la détruire, je pris conscience d'une chose épouvantable. Elle faisait partie de moi, elle vivait grâce à moi. Alors un soir, je suis sortie. J'ai longuement erré dans les rues, La Berceuse marchait à mes côtés tout en hurlant sa musique. Je suis arrivée au lac et j'ai observé le calme de l'eau. Je me suis encore avancée. J'entrai doucement en appréciant le froid

qui remontait le long de mon corps. Je me suis arrêtée quand l'eau arriva à la hauteur de mes épaules. Je pris ma respiration et me suis immergée. Je pensai désespérément que la pression allait étouffer le son de sa voix. Mais La Berceuse se tenait là, sous l'eau avec moi. Ses cheveux flottaient tout autour de son visage, elle était magnifique. Ses mains posées sur mon visage comme pour m'apaiser, elle me regarda tout en poussant son éternel cri. Le son redoubla de volume au fur et à mesure que je m'enfonçai dans l'eau et dans notre ultime souffle, tout s'arrêta. Enfin, j'entendis à nouveau le silence.

## **Cette étrange petite mélodie qui a changé ma vie...**

Quel doux soleil, l'air est chaud et l'herbe délicieusement moelleuse. Cette petite sieste à vraiment été agréable au milieu de ce champs. Personne pour me gêner en hurlant pour un oui ou pour un non, personne pour juste m'empêcher de vivre, seule cette balançoire brise le silence avec ce léger grincement de corde. Quel paradis ! Je mérite vraiment ce moment, je ne sais pas vraiment pourquoi, mais je sais que je le mérite. Juste une balançoire et un peuplier au milieu de cette étendue d'herbe. Juste quelques fleurs sauvages et quelques insectes pour m'accompagner dans cette idylle. Juste moi et le calme. Mais ce calme change, le bruit de corde change, il devient plus aigu, plus éclatant plus régulier. Est-ce un triangle ? Non, les tintements sonnent avec le vent. C'est un carillon ! Un magnifique carillon jouant avec le vent. Il est loin mais il m'attire, ou m'intrigue, ou peut-être les deux. Je vais le suivre. J'ai besoin de le suivre mais ainsi je perdrais mon coin de paradis... Pourrais-je faire demi-tour ? Après tout ce n'est qu'un champ et je sais où il est ! Je reviendrais plus tard, je crois que cette mélodie à quelque chose à me dire. Je ne crois pas que cela ait un quelconque sens mais je ne pense pas que la vie en ait vraiment un pour être honnête...

En suivant le carillon je me suis approchée d'une ville. C'était une jolie petite bourgade nichée sur le vert flan d'une colline au bord de la mer. Je pensais ne pas la connaître mais, sans explications, je me sens attachée à elle et j'ai l'impression d'avoir toujours traversé ses rues. En parlant de ses rues, elles sont étrangement silencieuses... Elles ne sont pas vides, loin de là, Plusieurs personnes vivent et les traversent, mais tous ces gens sont comme dans une bulle, aucuns ne me voient, et aucuns ne voient le monde autour. En suivant le carillon je m'introduis dans une rue bien plus fine que les autres. Elle est longue, presque infinie et les maisons autour semblent

habitées de milles et une famille, toutes heureuses, toutes aimantes. J'observe discrètement leurs faits et gestes avec envie, elles semblent vibrer avec les énergies de l'été, bambins comme adultes vivent sans différences, sans complications, juste heureuses. Tient ! Le fin tintement du carillon est suivi par le bruit sourd de coquillages qui s'entrechoquent. Je ne les avais pas entendus au début, et pourtant, ils s'ajoutent à la mélodie des tintements avec le vent. En fait, ils font partie du carillon ! Mais je viens seulement de les entendre... Je ne dois plus être loin. Je veux savoir d'où il vient. Je veux danser au rythme de cette joyeuse mélodie, je veux voir leur couleur, leur forme ! Les coquillages me rappellent un apaisant souvenir en bord de mer et les tintements l'appétissante odeur de gâteaux quand la porte de la boulangerie s'ouvrait. La nostalgie s'empare doucement de moi... Quelque chose me manque. Mais quoi ?

J'ai continué ma route, attirée vers le carillon et enfin la rue s'ouvrait sur une impasse. Etrangement, la maison au centre était entourée d'une foule avec beaucoup de voiture éclairant la façade. Il faisait jour mais ces lumières colorées tournaient en boucle. Toute cette agitation était totalement silencieuse. Seul le carillon habillait ce silence de mort. Je me sens seule dans ce silence. Personne ne me voit et personne ne fait de bruit. Ils essayent tous de regarder à travers les fenêtres, comme absorbés par les mouvements d'autres personnes dans la maison. De loin, toute cette foule cachait cette jolie petite maison blanche aux volets et portes bleus. L'ambiance salée de la mer planait au-dessus de la ville et pourtant une certaine lourdeur émanait de la maison. La musique du carillon s'amplifiant, je décidai d'aller voir plus près et je réussis à aller jusqu'au pas de la porte sans encombre. J'avais réussi à marcher à travers cette masse, et par ailleurs, le seul bruit en plus était le glissement de mes pieds sur l'herbe. Les gens ne voyaient donc vraiment pas ? Où étaient-ils juste trop absorbés par l'ambiance de la maison ? En attendant je suis enfin presque au but,

le bruit du carillon étant bien plus fort et plus distinct. A ce moment-là, la musique du carillon était rejointe par un léger rythme d'une régularité glaçante comme si un robinet fuyait... La simple mélodie qui s'harmonisait au gré du vent devenant une boucle, ralentissant doucement, l'odeur de la mer disparaissait, le vent tombait.

Inspiration, Expiration... J'ouvris la porte et je m'aventurais timidement à l'intérieur. Sans bruit, la porte se ferma derrière moi et il était impossible de pouvoir faire demi-tour, la porte refusait de s'ouvrir. La rassurante mélodie du carillon s'était tue, laissant cet effrayant rythme de goutte s'amplifier. Ma respiration se bloque et une douleur apparaît dans ma poitrine. Cette douleur, je m'en souviens, elle a détruit tellement de projets, tellement de relations... Je pensais qu'elle ne reviendrait jamais quand j'étais dans le champ... J'ai chaud. Mes extrémités sont glaciales mais j'ai chaud. Au fil de mes pas dans la maison, le bruit s'intensifiait et prenait en rapidité. La nausée monte, ma douleur se transforme en pression, mes yeux s'humidifient : l'angoisse est là. Je n'en pouvais plus, la maison semblait si immense que je me suis mise à courir dans toutes les pièces, passant du salon, à la cuisine, puis de chambre en chambre. Le bruit accélérail, ma tête était sous l'emprise de cette véritable cacophonie. Je n'arrivais pas à trouver l'origine de cette désharmonie. Je dois trouver ce bruit... Je dois trouver ce bruit... Je dois trouver ce bruit... Je dois...

J'y suis ! C'est de cette chambre que vient ce rythme, ce rythme qui ralentit enfin, ce rythme qui redevient régulier. Cette chambre était grande et lumineuse. Des rayures bleues parcouraient l'un des murs, se mariant à merveille avec l'ambiance marine et des guirlandes lumineuses décoraient les encadrements de fenêtres. Une rangée de plante habillait la pièce et lui ajoutait encore plus de vie. Cette chambre aurait pu être rassurante et agréable, mais ce rythme brisait ce rêve... Il venait d'ici, dans cette pièce. J'ai cherché une salle de bain ou un point d'eau mais rien. En m'approchant du lit, je vis une

forme se dessiner sous les draps blancs. Mais en regardant de plus près, le linge blanc était devenu sombre et une main sortait de sous la couette laissant un filet de sang ruisseler le long de ses doigts frêles. La paralysie me pris d'un coup et me voilà projetée dans le passé, de nouveaux dans cette chambre mais dans une ambiance nouvelle. Là, c'est moi qui suis dans le lit, le regard posé sur les Histoires Extraordinaires d'Edgar Allan Poe. Je suis enfin au calme avec le seul bruit du vent dans les arbres pour m'accompagner. Je respire enfin... Était-ce qu'un rêve ? Sûrement ! « Mes angoisses finiront par m'achever » me disais-je intérieurement.

Le bruit du carillon retentit d'un coup, comme heurté par quelqu'un, la vitre se brisa et un homme à la carrure impressionnante et au regard vide entra. Il me fixait, il m'analysait, il me dénudait du regard. Toutes mes angoisses refirent surface, de plus en plus forte, presque invivables, et, en fermant les yeux, j'entendis ma peau se déchirer sous une lame. Je ne voyais plus, je ne sentais plus rien et je n'avais aucun odorat. Je perdais mes sens. Seuls les bruits venaient encore à moi. Le carillon hurlait comme si une tempête s'était levée, mes os se brisaient sous les coups, ma peau et mes cheveux s'arrachaient sous cette main, et cette respiration... Haletante comme un chien fou et lâchant des jouissements d'un pur plaisir de fou. Puis plus rien, le rythme régulier du sang gouttant sur le sol était de retour : j'étais revenue dans le présent. Cette vision, ce cauchemar, cet enfer ! J'ai enfin compris. Cette étrange petite musique n'avait pas changé ma vie, mais l'avait terminée.

# **RÈGLEMENT DU CONCOURS D'ÉCRITURE INTER-LYCEES CHANTILLY/SENLIS 2020 - 2021**

**- Concours de nouvelles organisé par le C.D.I., ouvert à tous les élèves du lycée Jean Rostand et du lycée Hugues Capet souhaitant y participer -**

## **Règlement :**

**Attention, afin de donner une chance équitable à chacun, tout texte ne respectant pas les consignes imposées sera automatiquement rejeté.**

- A partir du thème proposé écrire un texte dactylographié allant de 2 pages minimum à 10 pages maximum, à l'aide d'un logiciel de traitement de texte (les manuscrits ne seront pas acceptés).
- Le calibrage devra être le suivant : 25 à 30 lignes par page ; marge de gauche de 5 cm et de droite de 2 cm ; police de caractère : Times New Roman, corps du texte : 12 ; espacement des caractères : étendu.  
*(En cas de difficulté à réaliser ce calibrage, ne pas hésiter à s'adresser au documentaliste, muni d'une clé USB sur laquelle sera stocké votre texte. Celui-ci vous apportera son aide.)*
- Ne pas oublier de donner un titre !
- Prendre soin de l'orthographe et de la syntaxe.
- Le format retenu, la nouvelle, implique que le texte s'achève par une chute (dénouement surprenant, voire inattendu). Cette chute peut, par ailleurs, ouvrir sur d'autres perspectives, par rapport au récit initial, que le lecteur imaginera. Elle peut également être ambiguë et laisser au lecteur le choix de son interprétation.
- Ne pas indiquer le nom de l'auteur sur le document, ni y intégrer d'éléments permettant d'établir son identité.
- Envoyer les textes par la messagerie ENT au CDI LGT-LP ou LIENARD-MULLER enseignant avant le Jeudi 11 mars 2021.

## **Critères d'évaluation :**

**Tous les imaginaires peuvent s'exprimer ! Tous les styles de narration et tous les genres littéraires sont autorisés. Aucun texte ne peut être pénalisé en raison de son registre s'il respecte les normes fixées par le règlement et si son propos ne contrevient pas à la loi.**

**Le jury (composé de divers acteurs du lycée et d'élèves du lycée Hugues Capet de Senlis) s'appuiera pour son vote sur les critères d'évaluation suivants :**

- Plaisir général de lecture
- Originalité du sujet abordé et / ou de son traitement
- Maîtrise des règles de l'expression écrite (orthographe, syntaxe, ponctuation...)
- Qualité et originalité de la narration (développement cohérent de l'intrigue jusqu'à la chute, structure, style, rythme, ton, effets et figures de style...)

**Chacun des membres du jury sélectionnera trois textes auxquels il attribuera respectivement 3, 2 et 1 points, selon son ordre de préférence. Les points obtenus par chaque texte seront ensuite additionnés pour déterminer le ou la lauréat(e).**

## **Calendrier :**

- Lancement du concours et début des inscriptions : **Mardi 08 décembre 2020**
- Date limite de remise des textes : **Jeudi 11 mars 2021**
- Délibération et proclamation des résultats : **mai 2021 (retour des vacances) ? - date(s) à fixer**





# CONCOURS D'ÉCRITURE

*Organisé par les C.D.I., la M.D.L. et les équipes éducatives du lycée H. CAPET (SENLIS) et du lycée J. ROSTAND (CHANTILLY)*

Sujet : *A partir du thème suivant, imagine une histoire.*

« Cette étrange petite musique  
qui a changé ma vie... »



## Pistes :

Cette « **petite musique** » peut être...

*... de la « vraie » musique (quel que soit le registre), entendue dans un lieu public, chez soi, chez quelqu'un, dans la rue, lors d'un concert...*

*... cela peut aussi être la sonnerie d'un téléphone, d'un réveil, un carillon en entrant dans une boutique, un chant d'oiseau, le bruit du vent dans la ramure des arbres, le son du ressac en bord de mer...*

*...Et tant d'autres choses encore !*

**Les possibilités sont infinies, laisse libre  
cours à ton imagination !!!**